

Remettre à M. Larocque

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

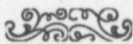
POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1908



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1908

Permis d'imprimer :


† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL

Archevêché de Montréal, 20 août 1908.



œuvres d
pratique,
bien, mie
On ne
de bien ic
mes et fer
en prêcha
diennes, e
véritables
peu partoi
resplendir
Lorsque
fut Mgr B
du sol fécc
nautés, qu
et des cen
Marie, de
l'Atlantiqu
et la charit
grand évêq
D'ordina

AU TERRITOIRE D'ALASKA

ON esprit voit Dieu dans les œuvres de sa puissance — disait un jour le Père Monsabré—mais mon cœur le voit bien mieux dans toutes les œuvres d'amour... " Et c'est là une vérité profonde. En pratique, l'homme est d'abord sensible et le spectacle du bien, mieux que les arguments, le persuade et le convainc.

On ne sait pas assez de par le monde tout ce qui se fait de bien ici ou là, par les soins des missionnaires — hommes et femmes — qui s'emploient à la propagande de la foi en prêchant de parole et d'exemple. Nos religieuses canadiennes, entre beaucoup d'autres, parce qu'elles sont de véritables filles de France pour la plupart, savent ainsi un peu partout sur la terre d'Amérique, et même plus loin, faire resplendir la foi de tout le rayonnement de la charité.

Lorsque, vers 1840, l'admirable et apostolique évêque que fut Mgr Bourget, deuxième évêque de Montréal, fit jaillir du sol fécond de son diocèse, tant et de si variées communautés, qui eut pensé qu'en si peu de temps des centaines et des centaines de Sœurs, de la *Providence*, de *Jésus-Marie*, de la *Miséricorde* ou de *Sainte-Anne*, iraient, de l'Atlantique au Pacifique, répandre partout la bienfaisance et la charité avec un si réel et si complet succès? Mais le grand évêque avait le coup d'œil sûr.

D'ordinaire, ces œuvres d'éducation ou de miséricorde de

nos Sœurs missionnaires s'exercent dans le silence et l'obscurité. Le bruit le plus souvent, ne convient pas au bien, et pourtant ? Monsabré encore avait sans doute raison quand il disait : " Je n'aime pas la charité poseuse qui raconte, jour par jour, et par le menu, dans les feuilles publiques, tout le bien qu'elle fait. . . . J'ai peur que Dieu, quand elle lui demandera sa récompense ne se contente de lui montrer le journal qui aura chanté ses exploits : *repperunt mercedem suam* " ; et cependant, de nos jours, où plus que jamais l'influence et l'exemple entraînent et subjuguent, il convient de chanter les exploits, les sacrifices, les peines, les travaux et les œuvres des apôtres de la *bonne nouvelle*, au risque d'effrayer un peu l'humilité des bonnes Sœurs.

Des lettres, venues d'Alaska, nous sont tombées sous la main, toutes simples, qui n'étaient pas destinées à la publicité, et dont nous voulons quand même donner à nos lecteurs quelques courts extraits. Que si nous avons des scrupules—et nos lecteurs avec nous—, ils seraient bien vite dissipés quand nous leur aurons dit que, pour ce faire, nous avons l'autorisation du vénérable destinataire de ces lettres lui-même, qui n'est autre que le propre successeur de Mgr Bourget : Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

Ce sont les Sœurs de Sainte-Anne de la mission d'Alaska, dont la maison-mère est à Lachine comme l'on sait et dont Mgr l'archevêque était déjà supérieur ecclésiastique avant d'être promu à l'épiscopat, qui écrivent à Sa Grandeur, à l'occasion de son anniversaire, et lui donnent des nouvelles de leur "mission". Partie du fond de l'Alaska le 29 octobre

1907, une pre
fin de mai 190
tie d'Alaska
Après les féli
qu'on écrit à
Sainte-Groix

" J'avais es
cette année no
vieux que no
point qu'il a fi
en sont aussi j
voulu ainsi et
hiver encore
avons un peu p
face de l'autre
haute, de sorte
étincelles qui s
mais nous pri
nous espérons c
par le passé.

" Nous n'avon
pas un décès pa
les Sœurs et les

Malgré le ma
dante ; les patat
avons assez ave
quelques semain

" Nous n'avon
Providence a si

1907, une première lettre n'est arrivée à Monseigneur qu'à la fin de mai 1908, en même temps qu'une autre d'ailleurs, partie d'Alaska (du couvent de Holy Cross) en mars 1908. Après les félicitations et compliments d'usage, voici donc ce qu'on écrit à Monseigneur sur l'état de la mission dite de Sainte-Groix :

“ J'avais espéré pouvoir vous dire que nous habiterions cette année notre maison neuve, mais l'été sombre et pluvieux que nous avons eu a empêché le bois de sécher au point qu'il a fallu renoncer à le préparer. Les bons Pères en sont aussi peiné que nous, mais c'est le bon Dieu qui l'a voulu ainsi et nous sommes bien résignées à passer un hiver encore dans notre pauvre *hutte* ; seulement, nous avons un peu peur du feu, la nouvelle bâtisse se trouvant en face de l'autre, à peu de distance et de beaucoup plus haute, de sorte que le vent du nord dirige sur le toit les étincelles qui s'échappent souvent de nos quatre *tuyaux* ; mais nous prions, nous surveillons nos feux de près et nous espérons que sainte Anne saura nous protéger comme par le passé.

“ Nous n'avons qu'à bénir le bon Dieu pour l'année écoulée pas un décès parmi les nôtres ; la santé a été bonne chez les Sœurs et les enfants.

Malgré le mauvais temps, la récolte a été assez abondante ; les patates ont manqué quelque peu, mais nous en avons assez avec celles de l'année dernière qui dureront quelques semaines encore.

“ Nous n'avons manqué de rien l'an dernier et la bonne Providence a si bien rempli nos “ *Caches* ” à l'été, que nous

n'avons rien à craindre pour l'année qui s'en vient. Nous avons eu des fleurs en abondance, nos autels en ont été chargés tout l'été, les dernières, cueillies vers la fin de septembre, durent encore à l'autel de la Sainte Vierge, dans notre petite chapelle, et elles paraissent encore fraîches ; c'était bien mon désir de les faire durer tout le beau mois d'octobre, mais il est impossible de les garder plus longtemps il gèle trop fort la nuit maintenant, même dans notre maison.

“ Douze enfants ont fait leur première communion et en conservent les meilleurs fruits, six ont été baptisés depuis leur arrivée ici. Cinq grandes filles ont laissé notre école pour se marier, l'une à Nulato et les quatre autres sont mariées à des garçons de l'école des Pères, et demeurent près de nous, au village. Nous aimons à visiter ces jeunes familles, quelquefois pour les rappeler au devoir, mais le plus souvent pour les encourager à continuer de bien faire, car il est consolant de voir comme la plupart comprennent et pratiquent leurs devoirs. Quelques-unes ont de charmants enfants qu'elles élèvent très-bien.

“ N'est-ce pas, Monseigneur, que nous avons tout lieu de bénir le bon Dieu pour toutes les faveurs qu'Il nous prodigue. Nous ressentons bien un peu le sacrifice de l'éloignement de tous les nôtres. Mais à vrai dire c'est le seul que nous puissions compter, et encore, notre bon Maître veut bien l'adoucir en nous faisant goûter dans l'exil toutes les joies d'une heureuse famille ”.

Et c'est ainsi que l'on s'arrange, quand on vit une vie d'apôtre pleine de foi et d'amour pour les œuvres de Dieu. On se résigne à vivre encore un an “ dans la pauvre hutte ”,

on compte
réjouit à la
qui permet
des premier
et les autre
Dieu ; enfin
ter dans l'ex
et tout cela,
quelque cho

on compte sur " la protection de sainte Anne " ; on se réjouit à la pensée que les " caches " sont bien remplies, ce qui permettra de faire plus de bien ; on parle des fleurs et des premiers communians en mélangeant un peu les unes et les autres, comme dans la vie de ces saintes aimées de Dieu ; enfin on bénit Dieu de ce qu'il veut bien " faire goûter dans l'exil toutes les joies d'une heureuse famille... " et tout cela, sans se douter le moins de monde qu'on fait là quelque chose d'héroïque !

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

TRANSVAAL

La Mission de Johannesburg

Par le R. P. VOLTZ

Oblat de Marie Immaculée, missionnaire au Transvaal

LE Transvaal est un pays dont on a parlé bien souvent en ces dernières années dans les journaux et les revues politiques, mais dont le nom a été à peine mentionné dans les feuilles relatant les travaux de l'Eglise et de ses apôtres parmi les peuples payens de l'univers entier. Ce pays a bien cependant son intérêt au point de vue religieux. Il ne mérite pas moins que beaucoup d'autres l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'extension du royaume de Dieu, à la conquête des nations au nom du Christ à sa sainte foi. Là aussi l'Eglise est appelée à faire son travail et à détruire le règne de Satan qui est encore le Souverain de toutes les tribus noires du Sud de l'Afrique.

*
*
*

Les raisons pour lesquelles l'Eglise catholique s'est en quel-

que sorte v
de ce pays
C'est tout c
ressources.
de toutes le
tous nos ou
maison d'Isr
bercail. Cell
des pasteurs
nombre pour
persés sur ce
ment en Eur
régions loint
vre telle qu'u
la politique d
et aussi hostil
le dire, ne lui
saire pour pot
les cafres. Ils
groupement de
donc presque i
vis-à-vis de la
de l'action de l
dédain, du mép
esclave ; cepend
Depuis que le
sition a légèren
nue plus facile c
mesure où le no

que sorte vu les mains liées pour l'évangélisation des Noirs de ce pays sont multiples. Voici, à mon avis, les principales. C'est tout d'abord la pénurie d'ouvriers et le manque de ressources. L'invasion si nombreuse et si rapide des Blancs de toutes les parties du monde, a absorbé toutes les forces, tous nos ouvriers. On ne pouvait négliger les brebis de la maison d'Israël pour en faire rentrer de nouvelles dans le bercail. Celles-là avaient un droit rigoureux à la sollicitude des pasteurs ; aujourd'hui encore ceux-ci ne sont pas en nombre pour répondre aux besoins de tous les fidèles dispersés sur ce vaste pays. De plus, on ne se fait pas facilement en Europe une idée des ressources qu'il faut dans ces régions lointaines pour vivre, fonder et entretenir une œuvre telle qu'une Mission parmi les indigènes. C'est ensuite la politique du pays ; les Boers, sans être aussi fanatiques et aussi hostiles à l'Eglise catholique que certains veulent le dire, ne lui accordaient cependant point la liberté nécessaire pour pouvoir entreprendre un travail sérieux parmi les cafres. Ils s'opposaient surtout à la concentration, au groupement de ces derniers. Une vraie mission devenait donc presque impossible. Enfin la position de la race noire vis-à-vis de la race blanche n'a pas peu contribué au retard de l'action de l'Eglise. Le Blanc n'a pour le cafre que du dédain, du mépris. Sans doute il ne peut plus le traiter en esclave ; cependant il est bien peu de chose à ses yeux.

Depuis que le pays a passé aux mains des Anglais, la position a légèrement changé : l'œuvre des missions est devenue plus facile et le devindra davantage encore, dans la mesure où le nombre des ouvriers et les ressources le per-

urg

ansvaai

bien sou-
s journaux
nom a été à
ant les tra-
ples payens
son intérêt
s que beau-
téressent à
des nations
se est appe-
Satan qui
ires du Sud

est en quel-

mettront. Mgr Miller, notre nouveau vicaire apostolique dès sa première visite aux cafres de sa mission, leur a assuré que le Grand Père des croyants lui-même lui avait donné une recommandation spéciale en faveur de la race noire et que lui, à son tour, leur pasteur immédiat, leur réservait une place de choix dans son cœur d'apôtre. Le prélat avait déjà réussi en partie à assurer au Transvaal une nouvelle phalange d'ouvriers apostoliques ; hélas ! ses espérances viennent de s'évanouir, ces missionnaires n'ont pu garder la partie de la vigne qu'ils avaient quasi acceptée. Les besoins les plus urgents se font sentir dans les grandes villes où l'on compte les cafres par milliers. Ce n'est pas que la cité soit pour eux une demeure fixe ; non. Ils y affluent, attirés par l'*auri sacra fames* et ils y passent un laps de temps plus ou moins long qui peut être avantageusement exploité pour leur conversion. On ne peut donc négliger ces grands centres.

* * *

Johannesburg, sans être la capitale officielle, est cependant la grande ville, le grand centre minier du Transvaal. Elle compte dans son enceinte près de 80,000 Noirs. Ils y sont venus un peu de toutes les parties du Sud de l'Afrique. Vous n'y rencontrez pas seulement le Zoulou qui vient du beau pays de Natal, du Zwaziland et du Zoulouland, le Mozoutou qui descend des montagnes et des rochers du Basutoland, le Motschwana qui est dispersé à la fois dans le Betchuanaland, propre dans l'Orange River Colony et dans le Transvaal ; vous y rencontrez des représentants de

toutes les tribus
du grand Cap
noirs dont
mais frapper
d'eux. Vous
donner le non
tre durant mo
Quelle est
les Noirs. cett
notre terre ? I
saint pas le pri
Aujourd'hui, l'
pays, leur fam
soumettent, pe
mille dangers,
leurs habitudes
maitre qui n'a j
C'est à ces Ca
de Johannesburg
religieux, mais e
lisation moderne
consacré, dès mo
de la guerre ang
Avant les host
mission cafre. U
prit à la fois so
à Natal dès le d
ruine et la dispa
petit vestige, un

toutes les tribus depuis la pointe du Cap jusqu'au centre du grand Continent. C'est une véritable mosaïque de figures noires dont les nuances échapperont à un œil peu exercé mais frapperont vite celui d'un homme qui vit au milieu d'eux. Vous ne seriez pas peu étonné si je pouvais vous donner le nom de toutes les tribus que j'ai appris à connaître durant mon séjour à Johannesburg.

Quelle est donc la puissance magique qu'exerce, même sur les Noirs, cette poussière jaune que recèlent les entrailles de notre terre ? Il y a à peine quelques années, ils n'en connaissent pas le prix, ils en ignoraient même l'existence et l'usage. Aujourd'hui, l'or leur fait quitter, comme aux Blancs, leur pays, leur famille, leur hutte, leur *dolce far niente* ; ils se soumettent, pour se le procurer, à un travail très dur, à mille dangers, à un genre de vie tout en contradiction avec leurs habitudes antérieures, ils se mettent au service d'un maître qui n'a pour eux qu'un profond mépris.

C'est à ces Cafres ainsi attirés dans la grande Babylone de Johannesburg, non seulement dépourvus de tout secours religieux, mais encore exposés à tous les dangers de la civilisation moderne et d'un protestantisme fanatique, que j'ai consacré, dès mon arrivée dans cette ville, peu avant la fin de la guerre anglo-boer, et ma vie et mes forces.

Avant les hostilités, Johannesburg avait eu une sorte de mission cafre. Un Père venu pour s'occuper des Polonais, prit à la fois soin des Noirs. Il fut malheureusement rappelé à Natal dès le début de la guerre. Son rappel entraîna la ruine et la disparition de son œuvre. Il n'en resta qu'un petit vestige, un embryon, d'où sortit après la guerre la

belle mission du Sacré-Cœur. Une quinzaine ou vingtaine de jeunes gens catholiques et païns continuèrent, après le départ de leur missionnaire, à se réunir tous les dimanches autour d'une religieuse de la Sainte-Famille de Bordeaux. Celle-ci leur servit de missionnaire pendant trois ans. Connaissant un peu les premiers éléments de la langue sauvage, elle essaya de leur expliquer le catéchisme. Elle leur faisait dire des prières et chanter des cantiques en leur langue et après cela les conduisaient à la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement à la chapelle du couvent. C'est de ses mains que j'ai reçu le petit noyau que j'ai cultivé et développé en une mission régulière.

* * *

La période de fondation fut longue et assez pénible. Ce ne fut qu'après deux ans qu'il fut donné à Mgr Ganghren, notre administrateur apostolique, de bénir enfin l'église dite du Sacré-Cœur, exclusivement réservée aux cafres. Par cet acte, la mission fut définitivement fondée et solidement établie. Son avenir était désormais assuré. Jusqu'à ce jour, chacun se demandait si l'on allait réussir, si d'un jour à l'autre je ne renoncerais pas à mon entreprise. Moi-même, je ne fus complètement rassuré que lorsque je vis poser la première pierre de l'église. Pendant ces deux années, je n'ai eu à ma disposition qu'une misérable menuiserie abandonnée pendant la guerre et, lorsque celle-ci fut reprise par ses propriétaires, une vieille écurie dans laquelle, après l'avoir mise un peu en état de propreté, je fixai l'irage de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. C'est là que, pendant deux ans, j'ai

réuni t
et le c
avaien
de chal
hiver o
Je ne
meilleu
pour de
pays, se
populati
lait prer
Je ne
école. J'é
construc
quand o
J'étais à
et mes re
ma petite
il faut é
bon bâtir
durer ?
Le cafr
geant. Mo
guère qu'a
vre. La con
de nouvea
rait la pro
que par rus
nous avons
peu retiré

réuni tous les soirs mes jeunes gens pour leur faire l'école et le catéchisme. C'était bien Bethléem ! La pluie et le vent avaient presque libre accès ; en été on grillait et on étouffait de chaleur sous ce toit, entre ces murs de zinc galvanisé ; en hiver on y gelait.

Je ne pouvais pas songer à me procurer un autre local meilleur. On n'aurait jamais consenti à m'en céder l'usage pour des réunions cafres ; quiconque n'est pas venu dans le pays, se fera difficilement une idée de la répugnance de la population blanche à se mêler à la population noire. Il fallait prendre patience.

Je ne pouvais pas songer non plus à construire une église-école. J'étais loin d'avoir les fonds indispensables pour cette construction. On comprendra quelle somme était nécessaire quand on saura qu'un ouvrier se paie 20 à 25 fr. la journée. J'étais à peine en état de payer les intérêts de la somme voulu et mes recettes se réduisaient, à cette époque, à peu près à ma petite quête du dimanche. De plus, pour bâtir une église, il faut être sûr de pouvoir former une paroisse ; à quoi bon bâtir une église si la mission n'a pas de chance de durer ?

Le cafre est essentiellement voyageur, inconstant, changeant. Mon troupeau n'augmentait que lentement. Ce n'est guère qu'après deux ans qu'on put croire à l'avenir de l'œuvre. La construction de l'église une fois décidée, on se heurta de nouveau contre le grand obstacle, la répulsion qu'inspirait la proximité d'une église cafre. Ce n'est pour ainsi dire que par ruse et en cachant le vraie but de la construction que nous avons pu l'entreprendre et l'achever dans un coin un peu retiré de la grande ville.

Depuis, le grain de sénévé a grandi, s'est développé encore sous l'influence de son nouveau missionnaire. Il s'est transformé en une belle petite paroisse de ville, mais une paroisse tout à fait *sui generis*. Elle ne compte parmi ses membres que des hommes ou des jeunes gens de tout âge ; elle n'a ni femmes, ni jeunes filles, ni enfants, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de ménages ; peut-être plus tard en aura-t-elle, mais ce sera toujours en très petit nombre. Et cela pour plusieurs motifs.

La vie dans la grande ville est trop chère. Un cafre n'y gagne pas assez pour pouvoir entretenir une famille si petite qu'elle soit. Une famille catholique qui voudrait vivre selon les lois de notre morale y trouverait difficilement un milieu qui lui permette de le faire, les quartiers réservés aux cafres étant le centre d'une grande corruption. Quant aux jeunes filles, même placées dans des familles blanches catholiques, elles courent de grands risques de perdre non seulement la vertu mais encore la foi. Aussi les missionnaires des campagnes s'opposent-ils absolument et avec raison au départ des jeunes filles. Nous ne pouvons que les en louer et les encourager dans leurs efforts à retenir leurs convertis sous leur houlette paternelle.

* * *

Le manque d'enfants dans une paroisse est une grande privation pour le missionnaire ; c'est sur les enfants surtout que le prêtre peut exercer toute son influence ; c'est par les écoles que le travail de la régénération et de la civilisation se prépare et se fait d'une manière efficace. Ce sont encore

les en
l'uniq
ailleu
que le
Pas
est ren
les jeu
sponta
truire
faire d
de fon
famille
telles c
œuvre
dont vo
jamais
toujours
moins r
Supp
jeunes g
fille cath
Si, au co
ils pourr
à la foi c
tout, com
même qu'
du mariag
instruire
Je vien

les enfants qui sont souvent la seule joie et la consolation, l'unique espoir du missionnaire, lorsque son ministère par ailleurs reste stérile ; c'est par l'intermédiaire de ces petits que le chemin s'ouvre à lui auprès des parents.

Pas d'enfants, pas d'école enfantine par conséquent. Elle est remplacée par l'école du soir dans laquelle les hommes et les jeunes gens, après une longue journée de travail, viennent spontanément apprendre à lire et à écrire et se faire instruire dans les mystères de notre sainte religion. Il faut en faire des chrétiens sérieux, solides, bien convaincus, capables de fonder, de conduire et de maintenir dans la foi des familles chrétiennes. C'est un travail long et pénible. De telles conversions ne se chiffrent pas par centaines. C'est une œuvre dont vous ne voyez jamais les résultats immédiats, dont vous ne recueillez jamais les vrais fruits ; vous ne faites jamais que semer et planter ; d'autres révolteront. Vous avez toujours à recommencer. Le résultat n'en est cependant pas moins réel.

Supposons qu'un missionnaire ait ainsi préparé cent jeunes gens. S'ils choisissent pour future épouse une jeune fille catholique, rien de mieux ; un grand bien sera assuré. Si, au contraire, ils jettent leurs yeux sur une protestante ils pourront facilement, avec le concours du prêtre, l'amener à la foi catholique. (Parmi les cafres je ne redoute point du tout, comme parmi les blancs, le mariage mixte). Supposons même qu'une jeune fille payenne fixe son choix, la condition du mariage sera toujours la même : elle finira par se faire instruire et baptiser.

Je viens de dire que notre paroisse est une paroisse sans

enfants. Ce n'est pas que les enfants manquent à Johannesburg. Dans certains quartiers réservés aux cafres, ils fourmillent et nos religieuses pourraient faire là, comme ailleurs, un bien immense. Ces enfants ne sont pas nés de parents catholiques ; ce sont de petits païens, ou protestants. La plupart restent sans baptême et sans éducation ; ils sont élevés dans le vice, ils le boivent avec le lait de la mère, ils ne voient, ils n'entendent que le mal.

Quel triste spectacle pour le cœur du missionnaire catholique ! Quel douleur ! Jusqu'à ce jour je n'ai pas pu songer à m'occuper de ces petits êtres. Je suis allé au plus pressé, je me suis contenté de ce qui était de première nécessité, tout en regrettant vivement de ne pas pouvoir faire davantage et priant Dieu d'envoyer plus d'ouvriers dans sa vigne et de leur donner les moyens de faire leur œuvre.

Le missionnaire à Johannesburg, est écrasé de besogne. C'est si vraie qu'après sept ans de ministère dans cette ville, j'ai dû quitter mon poste ; il devenait trop lourd pour mes épaules. Un jeune Père plus vigoureux a pris l'œuvre en main et je suis revenu dans la patrie me reposer un moment, reprendre force et santé, en même temps tendre la main en faveur de nos pauvres Noirs et en faveur d'une nouvelle fondation que j'entreprendrai à mon retour pour eux.

Mais, me direz-vous, le Transvaal est le pays de l'or. C'est vrai ; c'est le pays aurifère par excellence ; mais, de cet or, le missionnaire et ses paroissiens n'en voient que fort peu ; ils souffrent, au contraire, de la cherté de tous les objets nécessaires à la vie. Ah si mes cafres étaient les millionnaires du pays, je n'aurais rien à demander aux amis d'Europe. Je

dois le c
pour let
bras po
sacrific
faire rou
de leur g
elle est, e
le bon D
par la for
de perme
œuvres e
J'arriva
guerre an
s'était ret
n'avait pa
caractère
plutôt inai
sique et ex
fixée sur u
surtout les
oui dire, l'é
d'abandon
de la grand
compte par
m'avait parl
ce but et un
prêtre, à mes
misère spir
Johannesbur

dois le dire à leur éloge, ils ont été d'une grande générosité pour leur prêtre et leur église, ils ne se sont pas croisés les bras pour me laisser agir tout seul. Ils ont fait de véritables sacrifices dans leur pauvreté, des sacrifices qui pourraient faire rougir bien des chrétiens d'Europe. Ils sont tout fiers de leur gentille petite église et ils ont bien raison de l'être ; elle est, en bonne partie, le fruit de leurs sacrifices. Daigne le bon Dieu inspirer à quelques âmes plus favorisées qu'eux par la fortune, la pensée de suivre leurs généreux efforts afin de permettre au missionnaire de compléter, d'étendre ses œuvres et même d'en fonder de nouvelles ?

J'arrivai à Johannesburg six mois avant la fin de la guerre anglo-boëre. On n'y entendait plus le canon, l'ennemi s'était retiré, l'ordre se rétablissait : cependant la ville n'avait pas encore repris l'activité fébrile qui avait été son caractère distinctif depuis la fondation ; elle paraissait plutôt inanimée, presque morte. Ce ne fut pas cet état physique et extérieur qui me saisit le plus ; mon attention était fixée sur un autre objet ; je venais chercher des âmes et surtout les âmes des pauvres Noirs. Je connaissais déjà, par ouï dire, l'état de misère morale, de mort spirituelle et d'abandon complet dans lequel gisait la population Noire de la grande ville minière ; il me tardait de m'en rendre compte par moi-même, de voir de mes yeux ce dont on m'avait parlé. Il ne m'a pas fallu longtemps pour atteindre ce but et un sentiment de tristesse envahit mon âme de prêtre, à mesure que je découvris et que je pus sonder la misère spirituelle des Cafres sans nombre accourus à Johannesburg.

Dès mon arrivée, je me mis à parcourir la cité et ses alentours, tâchant de me mettre le plus possible en rapport avec la population indigène. Il fallait avant tout s'orienter, savoir par quel bout commencer l'œuvre de Dieu. Quel spectacle pour le cœur d'un missionnaire ! Quel immense champ de travail je découvris sous mes yeux ! Comme je sentais mon impuissance, mon insuffisance, devant une pareille tâche, avec des ressources à peu près nulles ! Sans cesse j'entendais résonner à mes oreilles cette parole de l'Évangile : "*Quid hoc inter tantos !* Qu'est-ce donc qu'un seul homme pour la conversion de tant de milliers d'âmes". Sans cesse je répétais la prière : " Envoyez, Seigneur, des ouvriers dans cette portion de la Vigne. " Sans me laisser décourager je me mis résolument à la tâche, sans savoir trop encore où j'allais aboutir.

* * *

La population Noire de Johannesburg est divisée en deux parties. Les uns, les païens, selon la parole de l'Écriture, sont encore assis dans les ténèbres et les ombres de la mort.

C'est le plus grand nombre. Les autres, bien nombreux aussi, ont été convertis à l'hérésie par des ministres protestants de toutes dénominations. Seule l'Église catholique n'avait encore ni église ni école. Je rencontrais bien parfois des Cafres catholiques venus d'ailleurs ; mais c'étaient le plus souvent des brebis égarées : elles avaient quitté le bercaïl, fui la proximité du pasteur pour se livrer sans reproches à la débauche et vivre de nouveau la vie du Cafre sans foi.

Il me
camps, pa
fonde. Du
hérétiques
et protesta
même vie
mœurs pa
à la récept
protestante
moralité tr
choses, et c
conversions
c'est une ph
Cafres. Il
choix, il pré
uniquement
par l'hérésie
son édifice r
ainsi dire, p
mille préjugé
un certain dé
tout disposé
lius, le bien
tendre la main
Il en est tou
pour son malhe
que insurmon
part elle ne lui
sauvé ; il ne l

Il me serait difficile de dire dans lequel de ces deux camps, païen ou protestant, la misère morale était plus profonde. Du reste, il ne faut pas s'imaginer qu'idolâtres et hérétiques sont bien séparés les uns des autres. Non, païens et protestants vivent pêle-mêle, presque absolument de la même vie, fraternisent sans la moindre difficulté. Les mœurs païennes ne semblent point être un grand obstacle à la réception du baptême ni à la pratique de la religion protestante. Celle-ci a des vues larges, des principes de moralité très élastiques ; elle ferme les yeux sur bien des choses, et c'est ce qui lui vaut, j'en suis convaincu, tant de conversions. "*Ama Roma* (les Romains) sont difficiles !", c'est une phrase que j'ai entendue souvent de la part des Cafres. Il va sans dire que, si le missionnaire avait le choix, il préférerait exploiter un terrain neuf, c'est-à-dire uniquement païen, que travailler dans une terre occupée par l'hérésie. Dans le premier cas il n'a qu'à construire son édifice religieux dans les âmes ; le Cafre n'ayant, pour ainsi dire, pas de religion à lui, il n'y a pas à détruire mille préjugés qui s'opposent à sa conversion ; ayant de plus un certain désir naturel de se civiliser, de s'instruire, il est tout disposé à recevoir la bonne semence, c'est le *res nullius*, le bien quasi abandonné ; le missionnaire n'a qu'à tendre la main pour le saisir.

Il en est tout autrement du Cafre protestant. Celui-là, pour son malheur, a une "religion" qui est un obstacle presque insurmontable à la réception de la vraie foi ; d'autre part elle ne lui donne pas les moyens suffisants pour être sauvé ; il ne le voit pas, il ne le croit pas, il s'obstine. Le

Cafre protestant généralement est très peu instruit et de sa religion, et de l'histoire ; il sait lire et écrire, il sait feuilleter la Bible ; cela suffit. Il a été le plus souvent imbibé de tous les préjugés, de toutes les calomnies, que le protestantisme colporte contre l'Église de Rome. A cela on a ajouté quelques principes, derrière lesquels il se retranche comme dans une forteresse, tels que :

“ Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ ; nous croyons en Lui ; nous observons sa loi ; la Bible est sa parole, nous la tenons... Il ne peut y avoir qu'un chemin du Ciel ; nous y sommes aussi bien que vous, Romains... Nous, Eglise protestantes, nous sommes toutes filles de l'Église Romaine, pourquoi donc changer ?.. Même, dès le début de l'Église, il y a eu pluralité dans l'Église. Est-ce que l'Esprit n'ordonna pas à saint Jean d'écrire aux sept Églises de l'Asie ? Pourquoi n'y aurait-il pas pluralité aujourd'hui ?..

Quant à la pratique de la religion, elle consiste pour le Cafre protestant à fréquenter plus ou moins longtemps une école où l'on enseigne par-dessus tout la langue anglaise, quelques sciences naturelles, bien faites pour provoquer et pousser à de proportions ridicules l'orgueil et l'insubordination du Cafre, à fréquenter le dimanche, si bon cela lui semble, l'église, y chanter des cantiques. “ *Hoc fac strives* ”, lui a-t-on dit. Il s'en tient à cette parole.

Il n'y a que la grâce toute-puissante de Dieu qui, par des lumières intérieures, puisse triompher de tels obstacles.

Les ministres européens, à une exception ou deux près, ne s'occupent, en ville du moins, du troupeau noir que très indirectement. Le vrai travail est laissé aux ministres noirs.

Ceux-c
que par
et de se
que l'a
catéchu
les Sac
sont les
être un t
de mora
sous une

Dès le
grandes l
chant de
ami afin
vice ” du
voulais ég
et voir air
A ma gr
pas hostile
Au contrai
voulût bien
être appréc
seulement
on m'appel
nière. C'éta
pauvres gen
le ministère

Ceux-ci ne diffèrent guère des autres Cafres que par l'habit, que par un vernis très superficiel de civilisation, de religion et de science religieuse. Du vrai ministre de Dieu ils n'ont que l'apparence. Eh bien ! ce sont eux qui instruisent les catéchumènes, les reçoivent dans l'Eglise, leur administrent les Sacrements, prêchent la parole de Dieu ; en un mot ils sont les pasteurs. Il est facile de s'imaginer ce que peut être un tel ministère, à quel niveau de science religieuse et de morale chrétienne s'élève et se tient la population noire sous une telle direction.

* * *

Dès le début, je me mis, tous les jours, à visiter les deux grandes *location* situées aux portes de Johannesburg, tâchant de voir le plus de Cafres possible, de devenir leur ami afin de les attirer peu à peu à l'école du soir, au " service " du dimanche, de créer ainsi une œuvre catholique. Je voulais également sonder les dispositions des protestants, et voir ainsi ce que je pourrais faire pour eux.

A ma grande surprise, je pus constater qu'ils ne m'étaient pas hostiles, qu'ils ne s'opposeraient pas à mon ministère. Au contraire, ils semblaient flattés qu'un ministre blanc voulût bien s'occuper directement d'eux. Ma visite semblait être appréciée, estimée comme une sorte de faveur. Non seulement on me faisait volontiers voir les malades ; mais on m'appelait auprès d'eux lorsque approchait l'heure dernière. C'était précisément le but que je poursuivais. Ces pauvres gens sentaient bien qu'il y a une différence entre le ministère du vrai prêtre et les quelques formules de priè-

res que pouvait réciter le ministre de l'hérésie, entre le silence forcé de ce dernier auprès du moribond et les paroles réconfortantes et encourageantes du ministre de la vérité. Loin de prendre ombre de ma présence au milieu de leurs ouailles, les pasteurs m'invitaient eux-mêmes à venir les voir. Ils discutaient volontiers de religion, la question de l'Eglise était moi thème favori (ils me laissaient voir même leurs propres malades). C'est ainsi que j'ai visité souvent la femme d'un de ces Révérends, atteinte d'une maladie incurable ; l'ayant préparée peu à peu à la mort, j'ai pu lui donner au dernier moment le baptême sous condition avec le bienfait d'une absolution suprême.

Une bonne absolution avant la sortie de ce monde, voilà bien ce dont le Cafre protestant a le plus besoin. Sans doute il a eu la bonne foi ; mais ses mœurs n'ont pas répondu à sa foi. Ce ne sont pas quelques formules de prières prononcées à son chevet par le ministre qui la purifieront, cette conscience, qui ouvriront, à ce moribond les portes du Ciel. Rien de souillé ne saurait y pénétrer. Ce qu'il faut donc, c'est avant tout la rectification de baptême, elle est généralement facile à obtenir ; c'est ensuite une bonne absolution, préparée par un sérieux acte d'attrition. Or, aucun ministre cafre ne saurait donner la première, ne songera jamais à exciter son malade à la seconde, il en ignore peut-être et le nom et l'existence. Le prêtre catholique seul peut sauver ces âmes en danger immédiat de se perdre.

Les malades et les mourants étaient l'objet principal de ma sollicitude. Aux païens je versais l'eau sainte sur le front avant leur départ pour l'éternité ; aux protestants qui vou-

laient
dais le

J'ai
lants. F

Une
breuses
présenc
de lit d
force de
grand d
naît l'us
mes crai
ge. Ses
prendre
le baptê
hésita et

“ — Q
serai-je a
Dieu ”, et

Ses par
miennes.
baptiser e
coula sur
bonheur d
cédé à nos
Le lend

laient bien demander ou accepter mon ministère, j'accordais le bienfait d'un pardon suprême.

* * *

J'ai noté en ces temps-là bien des faits édifiants et consolants. En voici un qui me revient à la mémoire :

Une après-midi, j'entrai par hasard dans une des nombreuses huttes de la *location*. Je m'aperçus bientôt de la présence d'un malade, étendu sur quelque chose en forme de lit dans un coin de la pièce. C'était un homme dans la force de l'âge, en danger de mort presque imminent. Sans grand détour, sans "prendre de gants" (le Cafre n'en connaît l'usage ni au physique ni au moral), je lui fis part de mes craintes et lui proposai de le préparer au grand voyage. Ses réponses à mes quelques questions me firent comprendre qu'il en savait plus qu'il n'en fallait pour recevoir le baptême. Lorsque je lui demandai son consentement, il hésita et voulut remettre au lendemain. J'insistai.

" — Qui sait où vous serez demain, et moi peut-être serai-je appelé ailleurs. Ne laissez pas passer la grâce de Dieu ", etc.

Ses parents et ses amis joignirent leurs instances aux miennes. Après quelques instants, il consentit à se laisser baptiser et, la préparation immédiate achevée, l'eau sainte coula sur son front, purifia son âme, y porta la paix et le bonheur du pardon. Bientôt il se félicita lui-même d'avoir cédé à nos instances et certes il avait bien raison.

Le lendemain, dès après dîner, je montai à cheval et

me dirigeai vers la même hutte, pensant porter à mon malade le bienfait d'une première et peut-être dernière absolution. C'était déjà trop tard. Il rendit le dernier soupir au moment même où j'arrivai.

* * *

Si nous avions été plusieurs, nous aurions pu faire beaucoup de bien et obtenir des résultats bien sérieux et bien consolants parmi ces pauvres gens. J'étais seul et j'en étais à mes premiers débuts.

Bientôt la Providence me montra une moisson bien plus riche et bien plus exposée au danger de périr. Jusqu'à ce jour j'avais *glané* les épis dans l'immense champ du Père de famille : désormais j'allais les *cueillir* à pleines mains. Voici comment :

Mes courses apostoliques me faisaient passer souvent le long du cimetière de la ville. Presque chaque jour je rencontrai un vulgaire tombereau conduisant un ou plusieurs Cafres à leur dernière demeure. Leur corps était simplement enveloppé dans une couverture. Il n'y avait pas trace de pompe funèbre. Il n'y avait pas à en douter, c'étaient des païens morts sans baptême. D'où peuvent-ils bien venir ? où meurent-ils ainsi ? telle fut la question que je me posais. La réponse me fut donnée par une Sœur de la Sainte-Famille, garde-malade au grand hôpital des mineurs. Elle m'apprit qu'il mourait trente à quarante Nègres par mois.

Dès le lendemain, je m'y présentai. On voulut bien me donner toute liberté de revenir, de m'entretenir à mon aise

avec les pa
fois deux ce
lance à crai
une fois ma
cupe guère
tenir debou
porter de l'i
tenir avec e

Je n'avais
ministère, j
mille difficu
Les bons pr
Cafres, ne s
et repoussar
perles, des p
connaissanc
ne restreigni
dire que ma
de, parce qu
malades.

Johannest
exploitation
perte de vue
nombreux m
daient ; il ex
l'année. L'hi
pour le Nègr
au froid ; il
que le Trans

avec les pauvres malades et blessés. Il y en avait quelquefois deux cents. Je n'avais aucun contrôle, aucune surveillance à craindre dans l'exercice de mon ministère. Le Cafre une fois malade est relégué à l'hôpital et on ne s'en préoccupe guère que pour le renvoyer au travail dès qu'il peut se tenir debout. On semblait même étonné que, moi, je pusse porter de l'intérêt à ces " singes ", les visiter et m'entretenir avec eux.

Je n'avais pas révélé le but véritable de mes visites. Mon ministère, pour conserver toute sa liberté et échapper à mille difficultés, devait, au début du moins, rester secret. Les bons protestants, qui avaient la garde extérieure de ces Cafres, ne se doutaient pas que, sous des dehors méprisables et repoussants, le prêtre catholique pouvait découvrir des perles, des pierres précieuses pour le ciel. Peu à peu on eut connaissance de ce que je faisais ; mais le pli était pris. On ne restreignit pas ma liberté d'action. On finit même par me dire que ma visite à l'hôpital était agréable à tout le monde, parce qu'elle portait le bon esprit et un peu de gaieté aux malades.

Johannesburg ne compte pas qu'une seule mine. Les exploitations se succèdent et touchent les unes les autres à perte de vue. Chacune a son hôpital, peuplée souvent de nombreux malades ; après la guerre surtout, ceux-ci y abondaient ; il en est de même encore, à certaines époques de l'année. L'hiver a des dangers et des maladies particulières pour le Nègre, à Johannesburg. Le Noir n'est pas habitué au froid ; il vient peut-être d'une région bien plus chaude que le Transvaal, il ne sait pas se garantir du froid ou il

n'en a pas les moyens, de là de nombreuses victimes. L'été, comme dans tous les pays chauds, apporte avec lui d'autres maladies, des fièvres que provoquent et propagent la grande agglomération des Noirs, leur malpropreté et leur manque complet des plus simples précautions. Une fois malade, le Cafre se soigne à sa façon souvent contraire aux principes de l'hygiène la plus primitive. Quoi de surprenant que certains de ces hôpitaux aient eu à enregistrer parfois jusqu'à cinquante décès dans un mois ?

*
* *

Je n'entrais jamais dans un hôpital sans être sûr d'y trouver plusieurs malades en danger de mort. Je n'avais quelquefois que l'embarras du choix, me demandant à qui je devais porter secours d'abord.

La visite quotidienne du prêtre n'eût pas été de trop pour y faire tout le bien possible. Hélas ! je ne pouvais voir ces hôpitaux qu'une fois par semaine, à cause de leur nombre, et encore ceux-là seuls qui se trouvaient à ma portée, c'est-à-dire à la distance que je pouvais parcourir en bicyclette ou à cheval dans un après-midi. Combien de malheureux mouraient dans l'intervalle de mes visites ! Comme je touchais là quasi du doigt le mystère de la prédestination sans rien y comprendre ! Pourquoi tel Cafre recevra-t-il la grâce du baptême, le sceau des élus, avant de sortir de ce monde, tandis que son voisin ne le recevra pas ? Tous deux ont pourtant vécu la même vie ; l'un ne semble pas avoir plus de mérite, ni plus de droit à cette

faveur qu
ministre a
ce monde
sée ? Mys
vue d'une
prière : " ;
tendez vot

A parti
temps à di
près tous
truisant et
en danger,
autres. Je
les meilleu
et l'on acce
ces Nègres
Dieu créate
d'une vie fi
demande si
surtout in
ver le plus
ce d'être sa
trer au ciel.
Tout aut
mer des chr
pratique de

faveur que l'autre. Pourquoi la Providence conduit-elle son ministre au chevet du premier, tandis que l'autre quittera ce monde pendant que je serai dans une direction tout opposée ? Mystère ! Tout ce que le missionnaire peut faire à la vue d'une telle perte d'âmes, c'est de répéter de nouveau sa prière : " Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre vigne ; tendez votre main secourable à tant d'âmes abandonnées. "

* * *

A partir de ce moment, je ne voulus plus perdre mon temps à discuter avec les protestants ; je consacrai à peu près tous mes après-midi à la visite des hospitalisés, instruisant et préparant au baptême et à la mort les malades en danger, tâchant de faire, en même temps, du bien aux autres. Je suis heureux de le dire, j'ai toujours rencontré les meilleures dispositions : on écoutait volontiers ma parole et l'on acceptait les vérités que j'exposais. Le plus souvent ces Nègres avaient déjà une idée assez développée d'un Dieu créateur et rémunérateur, une connaissance suffisante d'une vie future, de la religion même. Puis la théologie demande si peu de choses pour la validité du sacrement, surtout *in articulo mortis* ! Mon but, à moi, était d'en sauver le plus grand nombre, du moins de leur donner la chance d'être sauvés, de leur assurer l'absolu nécessaire pour entrer au ciel.

Tout autres sont mes principes lorsqu'il s'agit de former des chrétiens qui ont à s'assurer la couronne par la pratique des vertus, l'observation de la loi de Dieu jusqu'à

la mort ; c'est à la qualité, non plus à la quantité, c'est-à-
au nombre, que je vise alors. Sans doute, si nous avions
été plusieurs missionnaires, ce travail aurait été et plus
sérieux et plus étendu ; on aurait pu donner plus de soins
et d'attentions à ces mourants ; quand on est seul, on fait ce
qu'on peut et comme on peut.

* * *

Parmi les grands actes que saint Paul énumère comme
constitutifs de la religion véritable, on trouve la visite des
pauvres et des prisonniers. La prison renferme des hom-
mes dont l'état d'âme réclame des soins plus particuliers
souvent plus urgents. Avec les idées modernes, on est porté
à croire que le ministère du prêtre y devient à peu près
inutile, qu'il n'y a pas de bien à faire à ces âmes si forte-
ment dégradées. Il n'en est pas ainsi, surtout quand il est
question d'une prison de Noirs, comme vous allez le voir.

Dès le début, la visite régulière de la prison fut une par-
tie de mon travail ordinaire. Le dimanche, le service y était
aussi régulier que celui de l'église paroissiale. Là encore, le
gouvernement, quoique protestant, m'accorda la plus gran-
de liberté ; les employés me facilitèrent en tout le travail.
La seconde année même, je commençai à toucher un salaire,
qui venait bien à souhait dans la fondation de la mission.

Il y avait à faire dans la prison un triple travail. D'abord
la visite de l'infirmerie, dont les malades étaient presque
tous païens. Cette visite me fit octroyer le droit d'entrer à
la prison à n'importe quelle heure du jour et même de la

nuit, le cas-
tère auprès
n'étaient j
pour de lég
tion dans l
de liqueurs
Tous paï
che assister
de cantique
auditeurs é
mieux que
rougir bien
tais les priè
terre.

Enfin le t
plus consola
la réception
lège presque
tant à la pr

Dans les
mission. Il s
de leur igno
dans bien de
nuantes. Il
pays, je ne s
nombre d'ex
j'ai préparé
tale.

nuit, le cas échéant. Il y avait en deuxième lieu le ministère auprès des prisonniers ordinaires. Ceux-ci, la plupart, n'étaient point de grands criminels ; ils avaient été arrêtés pour de légères infractions aux lois, telles que insubordination dans le service, manque de passe-port, larcins, vente de liqueurs, etc.

Tous païens ou protestants, venaient volontiers le dimanche assister au service divin, qui consiste en prières, chant de cantiques, instructions catéchistiques. Le nombre de mes auditeurs était souvent très grand, leur tenue irréprochable, mieux que cela édifiante et touchante, capable de faire rougir bien des catholiques d'Europe. Pendant que je récitais les prières, beaucoup se prosternaient la face contre terre.

Enfin le travail le plus important et en même temps le plus consolant était la préparation des condamnés à mort à la réception du baptême. Ce fut pour me conserver le privilège presque exclusif de ce ministère que je m'intéressai tant à la prison et à ses habitants.

Dans les colonies la peine de mort est appliquée sans rémission. Il semble que les criminels de race noire, en raison de leur ignorance et de leur corruption natives, auraient, dans bien des cas, droit au bénéfice des circonstances atténuantes. Il n'en est rien. Pendant tout mon séjour dans le pays, je ne sache pas qu'un Cafre ait été gracié. Un certain nombre d'exécutions ont eu lieu tous les ans ; pour ma part j'ai préparé à la mort dix-huit condamnés à la peine capitale.

* * *

Voici en quoi consistait cette préparation. Du moment où la sentence a été prononcée et communiquée au prisonnier, il reste à ce dernier encore trois semaines à passer en cellule. Aussitôt cette nouvelle connue, le missionnaire se rend auprès du malheureux. Dans cette première visite, il fera sa connaissance et tâchera surtout de gagner sa confiance. Avant la fin de cette première visite, il pourra poser hardiment la question : " Voulez-vous vous préparer à paraître devant Dieu ? Voulez-vous que je vous aide ? " Je n'ai pas trouvé de Cafre qui ait résisté à ce procédé.

Dès la deuxième visite, c'est le catéchisme qui commence. Une heure par jour n'est pas de trop. Après l'instruction, une petite conversation amicale finira par vous gagner complètement le cœur du malheureux ; bientôt il n'aura plus de secrets pour vous. Après quelques jours d'instruction, l'action de la grâce était visible dans ces âmes, coupables il est vrai, mais toutes de bonne volonté. Ce n'étaient plus les mêmes hommes ; leur nature sauvage s'était adoucie sous l'influence des principes de la foi, de la pensée du pardon divin, d'une vie future bienheureuse. Ils ne maudissaient plus leur sort ; ils reconnaissaient la justice de leur sentence...

On arrive enfin à la veille du grand jour. Le missionnaire n'a plus devant lui de condamnés à mort, mais bien des catéchumènes désireux de recevoir le baptême, Je leur fais une dernière visite pour les encourager, pour leur parler encore une fois du ciel. Le lendemain matin, dès cinq heures et demie, je suis de nouveau auprès d'eux ; c'est pour la préparation immédiate à la réception du sacrement.

Six heures
instant ap
Voilà, ce
Pas un seu
mort. Je ft
jusqu'au de
aucun d'eux
risques la c
Providence
en source d
comment m
" — Adie
nous ne t'ou
voulu faire
toi et pour t
nue à travai
reux, parce q
Chef d'en ha
qu'ils écoute
Les minist
de la grâce q
dant leur cal
fois exprimé
cours qui sép
l'un d'eux, ve
parler à lui-n
et me dit :
" — Père, c
une révélatio
ler ?

Six heures sonnent, l'eau sainte coule sur leur front. Un instant après, ils franchissent le seuil de l'éternité.

Voilà, ce me semble, de bons larrons qui volent le Paradis. Pas un seul de mes dix-huit clients n'a tremblé devant la mort. Je fus surpris du courage qu'ils ont tous montré jusqu'au dernier moment. Ils étaient heureux de mourir ; aucun d'eux n'aurait, je crois, voulu exposer à de nouveaux risques la couronne qui leur était assurée. Ils bénissaient la Providence d'avoir su tourner leurs malices et leurs crimes en source de grâces, en moyens de salut. Ils ne savaient comment me remercier.

“ — Adieu, Père ! disaient-ils, nous te quittons ; mais nous ne t'oublierons pas. Merci pour tout ce que tu as bien voulu faire pour nous ! Arrivés là haut, nous prions pour toi et pour tous nos frères de la *maison* (race) noire. Continue à travailler pour eux. Dis-leur que nous mourons heureux, parce que nous avons reçu le caractère du Grand Chef d'en haut (le baptême). Dis-leur que nous désirons qu'ils écoutent ta parole et acceptent ta religion. ”

Les ministres de la justice humaine, ignorant le travail de la grâce qui s'était fait dans ces Cafres et voyant cependant leur calme et leur résignation, m'en ont plus d'une fois exprimé leur surprise. Un jour même, sur le petit parcours qui sépare l'échafaud de la cellule des condamnés, l'un d'eux, voyant le patient remuer les lèvres et comme parler à lui-même ou à quelque autre, se tourna vers moi et me dit :

“ — Père, que veut donc cet homme ? Peut-être a-t-il une révélation à faire, une dernière protestation à formuler ?

“ — Rassurez-vous, répondis-je, il ne parle plus aux hommes, mais à Dieu seul : il prie ! ”

Cela fait comprendre pourquoi les autorités judiciaires et autres laissaient au prêtre tant de liberté dans l'exercice de son ministère auprès des condamnés. Le travail du missionnaire achevé, le leur devenait beaucoup plus aisé.

Je m'arrête. J'ai voulu montrer ce que j'ai essayé de faire, mais surtout ce que l'on pourrait faire parmi les pauvres Cafres du Transvaal, si l'on était en nombre et si l'on avait des ressources. Daigne le bon Dieu bénir ces lignes ! Puissent-elles éveiller des vocations apostoliques, provoquer des générosités et des prières en faveur de si pressants besoins ! Ce serait pour moi une douce récompense.

LES F

BOUDDHI

UES ét
et le
la n

mœurs et mé

La langue
gine. Les prin

Ces deux p
séparés, il y a
une même tei

(1) Voir le n

plus aux
judiciaires
s l'exercice
il du mis-
aisé.
yé de faire,
s- pauvres
i l'on avait
! Puissent-
r des géné-
besoins ! Ce

INDO-CHINE

LES RELIGIONS AU CAMBODGE ⁽¹⁾

Par M. LAZARE

Des Missions Etrangères de Paris

BOUDDHISME — MAHOMETISME — CHRISTIANISME

(Suite et fin)

LES TIAMS ET LES MALAIS

LES étrangers ou les voyageurs confondent les Tiams et les Malais du Cambodge. L'erreur est facile. C'est la même race, même type, mêmes costumes, mêmes mœurs et même religion, le mahométisme.

La langue seule les différencie. Elle était la même à l'origine. Les principes sont encore les mêmes.

Ces deux peuples sortent de la même source. Ils s'étaient séparés, il y avait plus de mille ans, pour se rencontrer sur une même terre lointaine et se fusionner de nouveau.

(1) Voir le numéro précédent.

Ils sont probablement de race indienne, ont émigré pour coloniser ou conquérir, à une époque très ancienne ; les Tiams, l'Indo-Chine ; les Malais, l'archipel de la Malaisie.

La chronique royale du Cambodge raconte ainsi la légende de l'arrivée des Tiams à Couch-Thloc ; le Cambodge actuel et la Cochinchine française.

“ L'an premier de l'ère Prea Put Sacrach (453) avant Jésus-Christ, le roi des Tiams voyageait avec sa famille, “ ses mandarins et ses serviteurs au nombre de cinq cents “ environ.

“ Leur navire, surpris par une tempête et désamparé, fit “ côte et se creva aux pieds de la chaîne de Phuôm-Daurec. “ Le Roi, n'ayant aucun moyen de retourner dans son pays, “ prit le parti de se fixer au bord de la mer et s'imposa “ comme souverain aux habitants ”.

Cette légende confirme ce que la science peut prouver : la formation de l'estuaire de l'Indo-Chine, et l'arrivée de la mer aux pieds des montagnes qui entourent le Grand-Lac.

Les Tiams d'abord, ensuite les Khmers émigrent avant la formation des terres du bas Cambodge et de la Cochinchine.

Tandis que les Tiams abordèrent au Cambodge, les Malais envahirent les îles de Java, Sumatra, pour occuper l'archipel de la Malaisie.

Les Tiams, émigrés de longs siècles avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont eu des jours de gloire et de grandeur.

Les Malais, accourus au Cambodge des îles de la Sonde, à l'appel d'un prince rebelle, n'ont été que des aventuriers d'abord. Ils se sont fixés ensuite dans le pays. D'abord au service des princes révoltés ou des rois, ils se sont enfin

révoltés eu
fois, ils ont
joug des Ca

A la dern
expulsa du
de Pursat.
Cambodgien
pathie.

Les Tiams
qui s'étendai
ments élevés
nam et antér
de l'étendue

Les Tiams
perdus. L'épi
monier, nous
de ce peuple,
de sa décade
Khmers, les
cinq à six siè
était florissan
écrivait du L
tres points du
nation des T
constructions

Ce sont, sar
le commenç

révoltés eux-mêmes, de concert avec les Tiams. Plusieurs fois, ils ont tenté de s'emparer du pouvoir et de secouer le joug des Cambodgiens.

A la dernière révolte, vers 1830, le roi Ang Duong les expulsa du royaume ou les dispersa au milieu des plaines de Pursat. Depuis lors ils sont soumis, mais détestent le Cambodgien et n'ont avec lui aucune alliance et nulle sympathie.

* *

Les Tiams ont eu, de longs siècles, un royaume florissant, qui s'étendait au loin, au nord de l'Indo-Chine. Les monuments élevés par ce peuple au Cambodge, au Laos, en Annam et antérieurs aux monuments Khmers, sont la preuve de l'étendue de cet empire et de son antiquité.

Les Tiams n'ont pas écrit leur histoire, ou les livres sont perdus. L'épigraphie de ses monuments, relevée par M. Aymonier, nous dévoile une suite de rois, sans écrire l'histoire de ce peuple, sans parler de ses jours de gloire, de triomphe, de sa décadence, de sa ruine ; mais la chronique royale Khmère, les annales chinoises et annamites nous disent que cinq à six siècles avant Jésus-Christ, le royaume de Piompa était florissant et s'étendait au Laos, au Siam. M. de Layrée écrivait du Laos : " A Bassac, à Kong et sur beaucoup d'autres points du Laos, le souvenir s'est conservé de la domination des Tiams, auxquels les Laotiens attribuent les constructions des monuments du pays ".

Ce sont, sans doute, les Khmers qui, peu avant ou après le commencement de l'ère chrétienne (quelques siècles

avant Jésus-Christ) les ont refoulés sur la rive gauche du Me-Cong, et plus tard au Ciampa, l'Annam actuel où les Tiams ont régné encore de longs jours, où leurs rois avaient élevé leur dernière capitale, dont les ruines, encore bien conservées, proclament leur grandeur déchuë et auprès desquelles vivent, tributaires des Annamites, les descendants de cette antique race.

Les Tiams, dispersés au Cambodge, y sont revenus, sans doute refoulés par les Anamites, ou mieux emmenés prisonniers de guerre par les Cambodgiens qui, à plusieurs reprises, ont envahi le Ciampa.

La chronique royale mentionné une dernière invasion en 1190.

Ce sont les Annamites qui envahissent ensuite ce royaume, massacrent les habitants et leurs princes, pour se rendre tributaires et soumis, les survivants de cette vieille race.

MAHOMÉTISME

Les Tiams et les Malais du Cambodge sont musulmans. Et tout en conservant certains vestiges de leurs anciens cultes idolâtriques ou brahmaniques, ils pratiquent les observances de Mahomet.

Ils s'abstiennent des liqueurs fortes, de la viande de porc, observent le grand jeûne du Ramadam et pratiquent la circoncision à l'âge de 15 ans.

Je connais un Malais assez religieux, qui roule souvent dans ses doigts un chapelet en os superbe. Il m'amenait son jeune fils, nommé Liep.

Les ayant
contre le père
me dit-il, est
pourquoi ? —
voulu qu'il pa
A son retou
recevoir mes f
de son diplôme
tout musulman
et de vénération
J'avoue que
enfants du dés
Ainsi priaient,
Daniel, captif à
dans sa maison
de Jérusalem, i
différentes heur
A la vue de c
le cœur se serre
tristesse s'empar
religions ? A la
paraît à l'horizo
jour qui tombe c
terne et prie !!!
prosterne et prie
vrai Dieu, créate
peuples qui l'ign
tabernacle de ma
et je prie !!!
Cette assiduité

Les ayant perdu de vue quelques années durant, je rencontre le père et lui demande des nouvelles de son fils. " Liep, me dit-il, est à la Mecque (!) — A la Mecque, lui dis-je, et pourquoi ? — Oh ! j'avais de l'argent à la maison. J'ai voulu qu'il parte avec sa mère pour la Mecque

A son retour, Liep vient me saluer et sans doute pour recevoir mes félicitations. Il était fier de son titre de hadgi, de son diplôme de pèlerin de la ville sainte du prophète, car tout musulman qui a vu la Kaaba est en odeur de sainteté et de vénération, et il est fidèle à la prière.

J'avoue que je ne puis voir sans émotion un de ces enfants du désert s'agenouiller et prier.

Ainsi priait, 600 ans avant Jésus-Christ, le prophète Daniel, captif à Babylone. Daniel, nous dit la Bible, entrait dans sa maison, ouvrait les fenêtres de sa chambre, du côté de Jérusalem, il fléchissait le genou chaque jour, à trois différentes heures, et il adorait Dieu.

A la vue de ces hommes de diverses religions, qui prient, le cœur se serre, l'esprit se perd, et cette vue trouble, et la tristesse s'empare de l'âme. Quel mystère que ces diverses religions ? A la même heure du soir, alors que le soleil disparaît à l'horizon et que toute la nature semble pleurer le jour qui tombe dans le néant, le disciple du Coran se prosterne et prie !!! le bonze bouddhiste monte à sa pagode, se prosterne et prie devant ses idôles !!! et moi, prêtre du vrai Dieu, créateur des mondes, seul, perdu au milieu de ces peuples qui l'ignorent, je viens m'agenouiller aux pieds du tabernacle de ma pauvre église en chaume, je me prosterne et je prie !!!

Cette assiduité à la prière, cette exode à la Mecque, à

l'instar des juifs errants, qui revenaient prier à Jérusalem, n'est pas sans quelque grandeur

Chaque année, trente ou quarante pèlerins se mettent en route, pour faire ce voyage de dévotion. Les riches emportent de 2 à 3,000 francs, les pauvres de 12 à 1,500 francs et les dévots, qui n'ont pas cette somme, mendient auprès de leurs correligionnaires 5 à 600 francs.

Le chef du clergé musulman, nommé Chimosolem, qui habite Chumnit, non loin de Thanh-Man, a recueilli dans une quête, 10,000 francs environ, pour acheter un terrain à la Mecque, dans la ville sainte. Dans un second pèlerinage, il emportait 6,000 francs pour construire une hôtellerie, ouverte aux pèlerins du Cambodge, qui se mettent en route en juillet et août, et le voyage dure un an environ.

* * *

Le départ de cette caravane est un tableau assez intéressant. J'ai vu des pèlerinages en France. La même scène peut paraître, sous notre ciel, plus propice, plus grandiose, plus enthousiaste, plus religieux. Ce départ pour la Mecque est un tableau plus sévère, plus mystique !!! La scène des adieux aux pèlerins qui s'éloignent pour de longs jours et qui reviendront avec une auréole de prêtre, est réellement touchante. Ce sont des pages entières de récits bibliques, des scènes patriarcales qu'on voit, qu'il faudrait peindre plutôt que de les écrire. Quand le missionnaire chrétien voit tous ces actes religieux, ces jeûnes, ces adorations, ces voyages pieux et lointains, il déplore l'erreur de ces peuples

Son impuissance
Christ trouble
de la justification

Si les Malais
éloignés de la v
du prochain et c
quelle race avar

A mon arrivée
toujours interres
poudre, plombs.
quelques services
qui se donnent cl

Aussi, avares, i
tout, égoïstes, ils
Annamites ; ils ét
ne saurait croire
des esclaves. Ce
Arabes, trafiquant

Inutile de dire
Tiam mahométan.
sauf ces dernières
les Tiams de l'anc
ces Tiams sont ido
au jong des musul
race.

Son impuissance à les convertir à la vraie religion de Jésus-Christ trouble son cœur, et sa pensée médite sur le mystère de la justification des âmes.

* * *

Si les Malais et les Tiams sont religieux, ils sont encore éloignés de la vraie religion qui enseigne la charité, l'amour du prochain et d'autres vertus inconnues à ces peuples. Oui, quelle race avare, ladre, au cœur égoïste et dur.

A mon arrivée auprès d'eux, j'avais souvent leurs visites, toujours interressées et pour me soutirer papier, crayons, poudre, plombs. Quand je me suis avisé de leur demander quelques services, il a fallu toujours payer, même les objets qui se donnent chez les autres races du pays.

Aussi, avares, ils sont riches, ladres, ils se privent de tout, égoïstes, ils exploitent sans pitié les Cambodgiens, les Annamites ; ils étaient durs pour leurs esclaves, et jamais on ne saurait croire leur colère lors du décret de la libération des esclaves. Ce sont bien les frères et non dégénérés des Arabes, trafiquants de chair humaine, des côtes d'Afrique.

Inutile de dire que jamais on n'a converti un Malais, un Tiam mahométan. On n'a d'abord jamais tenté l'entreprise, sauf ces dernières années, où un missionnaire a évangélisé les Tiams de l'ancien Ciampa ou Binh-Thuan actuel ; mais ces Tiams sont idolâtres et n'ont jamais voulu se soumettre au jong des musulmans, au moins quelques tribus de cette race.

* * *

J'ai déjà exposé ces premiers essais, faits depuis une dizaine d'années, mais le silence qui suit laisse supposer l'insuccès de cette tentative.

Quand j'écrivais ces pages de souvenirs, j'étais loin de penser que Dieu me réservait sur le tard de ma vie, la joie unique de voir quelques enfants du Coran venir à Jésus-Christ.

Quelle ne fut pas ma surprise le jour où deux Tiams musulmans vinrent me saluer et me supplier de les recevoir à l'église. Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles.

D'abord, je soupçonnais des motifs purement humains. Je dus me convaincre bientôt de ma mauvaise pensée.

Après plusieurs semaines d'épreuves, et je n'ose dire toute ma conduite dure et sévère, j'en suis même honteux, j'étais assuré de leur conviction, et tout doute s'évanouit, lorsque trois d'entre eux, avec leurs femmes et leurs enfants, abandonnèrent leurs familles, leurs villages, leurs rizières et vinrent se fixer près de moi, amenant leurs bœufs, leurs buffles, leurs chevaux. Depuis plus de six mois, ils sont vraiment au travail et d'une conduite digne de chrétiens. Ma douleur est de ne pouvoir les instruire moi-même et de n'avoir personne qui parle leur langue. Je suis obligé de les faire étudier leurs prières en Cambodgien.

Excommuniés par le clergé musulman, de connivence avec les chefs Tiams, aucun compatriote n'ose venir les voir et leur parler, les recevoir dans leurs maisons. Le père et la mère de la femme d'un de ces convertis, poussés par le chef religieux, sont venus reprendre leur fille, et le pauvre mari demeure seul avec un enfant de quatre ans.

Ils souffrent
Quand le
de sa conver
missionnaire
du grand a
surtout l'aph
la littérature
laisser périr
Quand l'he
et s'incline à
croirait peut-
turelle.

Quelques jo
superbes man
dorées. C'est
leurs ancêtres
et un livre de

Par quels r
tisme a-t-il été
peut résoudre

ni par l'épigra

A mes nomb
tous me réponc

L'épigraphie
jusqu'à sa supr
on ne trouve au
point de ruines

Les savants c
nous font conna

Ils souffrent tous ces épreuves avec résignation.

Quand le plus âgé de ces bonnes gens me raconta le motif de sa conversion, je fus obligé de confesser la petitesse du missionnaire. Je comprends mieux que jamais les paroles du grand apôtre des nations : *servi inutiles sumus*, et surtout l'aphorisme de saint Thomas que je prenais pour de la littérature : " que Dieu enverrait plutôt un ange que de laisser périr une âme droite ".

Quand l'heure de la grâce a sonné. Dieu éclaire une âme et s'incline à lui. Je ne puis dire davantage. On ne me croirait peut-être pas, tellement cette conversion est surnaturelle.

Quelques jours après leur arrivée, ils me remirent deux superbes manuscrits, avec vignettes en couleurs diverses et dorées. C'est un chef-d'œuvre de calligraphie, héritage de leurs ancêtres et qu'on vénérât. C'est probablement le Coran et un livre de prière en caractères Tiams.

Par quels missionnaires et à quelle époque la mahomé-tisme a-t-il été prêché aux Tiams du Cambodge ? On ne peut résoudre cette question historique, ni par la tradition ni par l'épigraphie, ni par l'histoire.

A mes nombreuses demandes aux savants " musulmans, tous me répondaient : " je ne sais pas ".

L'épigraphie nous dit l'histoire du bouddhisme, son origine jusqu'à sa suprématie. Elle ne parle pas du mahométisme et on ne trouve aucun monument musulman, aucune inscription point de ruines de vieilles mosquées.

Les savants orientalistes qui se sont occupés de ce peuple, nous font connaître ses mœurs, ses usages, son histoire civile,

parlent de ses rois, de sa religion musulmane même ; mais jamais ils ne nous marquent l'époque et la raison de cette conversion.

Est-ce que la théorie de l'affinité des races, que je hasarde sur mes observations de vingt ans, résoudrait cette question ? Peut-être ! mais elle ne nous donnera ni l'époque certaine, ni le nom des prédicateurs !!!

Le Tiam était de race indoue et bramhanique. Le Malais aussi. Or l'histoire nous dit qu'une invasion de musulmans, peu avant saint François Xavier, au XIII^e ou XIII^e siècle, envahit les îles de la Sonde et imposa le Coran aux Malais par le ciméterre, tout comme Mahomet.

Peu après cette époque, un prince cambodgien rebelle, s'enfuit à la cour de Java. épouse une musulmane et se fait circonciure, nous dit la chronique royale. Il revient avec des Malais à sa solde, s'emparer du trône.

Vaincus, ces Malais rebelles se fixèrent dans le pays et se reconnaissent frères des Tiams, prisonniers de guerre, soldats ou esclaves du roi, des princes.

A la même époque, le bouddhisme triomphait dans le peuple, nous dit le voyageur Chinois. Seuls les savants (Panki), étaient bramhanistes. Quand ces Panki et le roi se déclarent bouddhistes, les Tiams, par haine de leurs maîtres, haine qui dure encore aujourd'hui, et par affinité de race avec les Malais, embrassent le mahométisme.

Si cette digression peut faire briller la lumière par les études de nos savants orientalistes qui rédigent la *Revue de l'Extrême-Orient*, je serais très heureux de l'avoir soulevée.

Je me suis fait un devoir d'envoyer ces manuscrits à notre

vénéral
fier à un
désire les
plaisir.

J'aurais
témoigner
par la dou
Sa dernière
toutes les
n'avoir pas
un si saint
té des Mis
sagesse pen

C'est pro
christianism
missionnair
Richard l'a
dans l'épisc
dans les ann
l'Extrême-C

Je ne pe
métisme au
ces fils du P
et vénéré s
manuscrits.
affection et d
obtienne, pa
enfants qui s
continuer à f

vénérable et vieux supérieur, le P. Delpech. Il doit les confier à un savant arabisant de la bibliothèque nationale qui désire les examiner et ensuite en disposer selon son bon plaisir.

Jamais je ne saurais assez dire sa bonté pour moi et lui témoigner ma reconnaissance. Quand mon cœur a été broyé par la douleur qu'on ne peut dire, lui seul m'a encouragé. Sa dernière lettre a été pour moi un baume, qui a cicatrisé toutes les plaies faites à mon cœur. Oui, je ne voudrais pas n'avoir pas souffert pour avoir eu la joie d'être consolé par un si saint prêtre, le créateur moderne de notre chère Société des Missions Etrangères, qu'il a dirigés avec tant de sagesse pendant plus de quarante ans.

C'est probablement le prêtre qui, depuis les origines du christianisme, a formé pour l'Eglise, le plus grand nombre de missionnaires et surtout d'évêques. Aussi le bon cardinal Richard l'appelle le " Patriarche ", me disait son Benjamin dans l'épiscopat, notre évêque actuel. Quelles pages il mérite dans les annales de l'Eglise de France et des Eglises de l'Extrême-Orient : Dieu seul le sait !

Je ne pouvais mieux terminer cette étude sur la mahométisme au Cambodge, que par le récit de la conversion de ces fils du Prophète et par le souvenir donné à notre cher et vénéré supérieur à l'occasion de l'envoi de ces deux manuscrits. Que ce petit souvenir soit le témoignage de mon affection et de ma vénération ! Que ce bon et cher Père obtienne, par ses prières, la persévérance à mes nouveaux enfants qui sont les siens, qu'il m'obtienne, à moi aussi, de continuer à faire connaître et aimer le bon Dieu !!!

ANNAMITES ET CHINOIS

C'est par la race annamite que le christianisme se propage au Cambodge.

Le dernier recensement donne 91,000 Chinois et 61,000 Annamites. Voilà les deux races de l'avenir en Indo-Chine.

Le Chinois émigré au Cambodge ne perpétue pas sa nationalité. Il donne une race de métis qui se mélange avec la race primitive à la troisième ou quatrième génération. Ainsi les enfants, issus de ces 91,000 Chinois, seront ou Cambodgiens ou Annamites dans une ou deux générations.

Ce fils de Mongols, aux yeux bridés, avec sa longue queue sur la tête, ne s'allie qu'avec les races maîtresses du pays Cambodgiens ou Annamites, jamais avec les Tiams et les Malais. Il bonifie ainsi la petite race annamite et infiltre un sang nouveau au sang appauvri des anciens Khmers.

* * *

Les nombreux villages des environs de Thânh-mâu sont un tableau de la population au Cambodge. Les Tiams, les Malais, les Cambodgiens, les Annamites forment des groupes à part. Le Chinois est partout, il est cosmopolite, il vit au milieu de toutes ces races et il les exploite toutes.

C'est le juif-errant de l'Extrême-Orient, le marchand, le colporteur universel. Il a envahi pacifiquement l'Indo-Chine, les îles de la Sonde, la Birmanie, les Philippines et l'Océanie. La force d'expansion et la fécondité de ce peuple lui assurent un rôle considérable dans le monde de l'avenir.

Quand
dédaigne
mille ans
tous les é
pas égale.
par des C
de l'Evan
lution.

Au poin
blent offri
tiens de c
sont sérieu
vertit ce s

Je ne cit
Annamites
qui étudie
quelques aj
namite env
Ce person
pays et pou
avoir. Cette
moins recul
le Français,
son mépris
tes ces qua
fonctionnair
Siam, le Lao

Quand la Chine aura adopté le progrès de l'Europe, qu'elle dédaigne dans le fol orgueil de sa civilisation de plus de six mille ans, elle fera la loi à l'univers ou du moins chassera tous les étrangers des colonies asiatiques. La lutte ne sera pas égale. Nos fonctionnaires, nos résidents seront remplacés par des Chinois ventrus et glorieux. Les futurs prédicateurs de l'Évangile, nos successeurs, seront témoins de cette révolution.

Au point de vue religieux, les Chinois des colonies semblent offrir peu de ressources à l'apostolat. Les rares chrétiens de cette race sont des convertis de Chine et plusieurs sont sérieusement chrétiens. Ah si jamais la Chine se convertit ce sera l'aurore de la conversion du monde.

* * *

Je ne citerai pas la savante notice du P. Louvet sur les Annamites. Ces pages trouvent leur raison dans un ouvrage qui étudie cette race et son pays. Il me suffit de prendre quelques aperçus et d'y ajouter des observations sur l'Annamite envahisseur du Cambodge.

Ce personnage a une physionomie spéciale. Il fuit son pays et pour cause. Il a des méfaits et des dettes à son avoir. Cette race féconde absorbera, à une époque plus ou moins reculée, le Cambodge et au delà. Sa sympathie pour le Français, son caractère narquois, son humeur vagabonde son mépris de la vie, sa philosophie en face de la mort, toutes ces qualités ou ces défaut le conduisent à suivre nos fonctionnaires ou explorateurs à travers le Cambodge, le Siam, le Laos, et il y fait souche.

Il erre, il vagabonde partout où sa barque passe et s'il trouve un site à sa convenance, il y dresse d'abord une cahute, qui deviendra maison et ensuite village.

Voilà l'origine de Thâm-mâm et de mes autres fondations, là ou j'ai pu fixer quelques-uns de ces vagabonds.

Si le hasard ou la ruse d'un Chinois, exploiteur de l'alcool, de l'opium, des jeux, lui fait élever sa case à côté du fils du Céleste empire, il est bientôt endetté, vend ses enfants et sa femme, se vend lui-même parfois, puis s'enfuit bientôt pour aller recommencer sur une autre partie du Cambodge les mêmes méfaits dont il rit avec ses congénères, se racontant entre eux leurs aventures à l'instar de prouesses.

Malgré ces défauts, et peut-être à cause de ces défauts, c'est le futur maître de l'Indo-Chine, le possesseur probable du sol des anciens royaumes khmers et tiams. D'abord cantonné dans le Haut-Toukin, son pays d'origine, il envahit dans le cours des derniers siècles l'Annam, le Ciampa, la Cochinchine, le Bas-Cambodge.

A cette heure surtout, ce mouvement d'expansion se continue sous nos yeux. Il y a vingt ans, autour de moi, on voyait quelques rares familles de cette race. Aujourd'hui on les compte par plusieurs mille. On peut prévoir déjà l'époque-peu éloignée où l'Annamite dominera dans tout le bassin du Mé-Kong.

En 1870, sa population au Cambodge était seulement de 6,000 individus. A l'heure actuelle on compte 61,000 Annamites, dont 130,00 chrétiens.

Malgré l'opposition formelle d'un Résident supérieur sept ans durant, malgré toutes les tracasseries administra-

tives qu'on
émigrer po
bodge, sur
envahissar
Mé-Kong
élargir l'es
remonte de
par une ra
Pour ach
cueille les
" L'Anne
" il a tous
" Il constit
" Mais la r
" qui l'est
" Japhet et
" caractère.
" donc am
" descenden
Sous le r
un être sup
que, ne se p
soucie d'arri
marque ce
dhistes.
N'est-ce p
L'école bo
Cambodge e
me a été la r
pleine décad

tives qu'on lui impose, ce peuple qu'on devrait encourager à émigrer pour peupler les vastes terres incultes du Cambodge, surtout du Haut-Fleuve, monte comme une marée envahissante, qui inondera ces pays khmers. Si les eaux du Mé-Kong roulent le sable du Cambodge pour féconder et élargir l'estuaire de la Cochinchine, le sang de l'Annamite remonte donner la vie à ces immenses solitudes délaissées par une race frappée à mort.

Pour achever le portrait de cette race si intéressante, je cueille les lignes suivantes dans l'ouvrage du P. Louvet :

“ L'Annamite appartient à la race jaune ou mongole dont il a tous les caractères physiques, intellectuels et moraux. Il constitue une branche de la grande famille chinoise, Mais la race jaune d'où vient-elle ? C'est là un problème qui n'est pas facile à résoudre. On ne peut la rattacher à Japhet et à la race aryenne, dont les Mongols n'ont aucun caractère. Ce n'est non plus la race de Cham. On est donc amené à conclure que les peuples chinois et annamite descendent de Sem et sont frères des Hébreux ”.

Sous le rapport religieux, l'Annamite, quoique croyant en un être suprême et à la vie future, est indifférent et sceptique, ne se préoccupe pas de la doctrine de Bouddha ni ne se soucie d'arriver au Nirvana. La statistique des religions marque ce peuple, de près de vingt millions comme bouddhistes.

N'est-ce pas une erreur ?

L'école bouddhique, qui exerce une si grande influence au Cambodge est inconnu en pays annamite et si le bouddhisme a été la religion de ces populations, cette religion est en pleine décadence pour ne pas dire qu'elle a disparu.

Le culte des morts, des génies tutélaires, voilà la religion de cette race si on veut lui donner une religion.

C'est le seul peuple de l'Indo-Chine qui accepte volontiers la doctrine du christianisme. Le nombre des chrétiens annamites s'élève à près de huit cent mille ; malgré plus de cent mille victimes massacrées, même depuis l'occupation française.

* * *

Le Cambodge a été évangilisé depuis le milieu du XVII^e siècle seulement, d'abord par des religieux : dominicains, franciscains et ensuite par les prêtres de la Société des Missions Etrangères de Paris, créée sous Louis XIV, en 1659.

Jamais la religion chrétienne n'a pris de l'extension, sauf ces trente dernières années.

En 1880, après plusieurs siècles de prédication, le nombre des chrétiens n'était que de 200, si la statistique du P. Louvet est vraie.

En 1863, le compte rendu officiel mentionne 1,770 chrétiens. Le dernier recensement en donne 13,000.

Les premiers missionnaires arrivent au Cambodge à la suite des Portugais après la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

Ni écrit, ni tradition, ni monument ne parle de la présence de missionnaires de l'évangile avant cette époque.

Le P. Gaspard de la Croix, Dominicain y pénètre en 1550. C'est très probablement le premier apôtre au royaume khmer.

On n'a aucun détail sur son apostolat de quelques années

après des
bouddhistes
régnaient en
D'autres
une dizaine
expulser.
Des Fran
lés par le ro
Portugais q
au Cambodg
Les Anna
du roi du Ca
Ces lettres, a
tion de ce ro
rois khmers.
du futur dioc
vu leur longu
Malgré ces
liberté entières
divers Ordre
dire nuls.
On ne lit ni
réflexions au
insuccès.
Ces mission
tines des princ
tantôt avec les
pas laissé de ti
à l'administrat
demi-siècle, ha

auprès des Cambodgiens. Sans doute son insuccès sur ces bouddhistes lui fait abandonner ce pays où les bonzes régnaient en maîtres.

D'autres Dominicains vinrent, en 1558, et travaillèrent une dizaine d'années. Les moines bouddhistes les firent expulser.

Des Franciscains vinrent au début du XVII^e siècle, appelés par le roi lui-même et sans doute sur la demande des Portugais qui étaient à la cour et avaient des comptoirs au Cambodge.

Les *Annales franciscaines* ont conservé plusieurs lettres du roi du Cambodge à leur supérieur du couvent de Malacca. Ces lettres, assez curieuses, écrites au début de l'évangélisation de ce royaume, disent les excellentes dispositions des rois khmers. Elles sont du domaine de l'histoire de l'Église du futur diocèse du Cambodge ; je regrette de ne pouvoir, vu leur longueur, les transcrire dans ces pages de souvenirs.

Malgré ces excellentes dispositions des monarques et la liberté entière laissée longtemps à tous les prédicateurs de divers Ordres, leurs succès furent médiocres, pour ne pas dire nuls.

On ne lit nulle part trace de conversions et je mêle mes réflexions aux réflexions du P. Louvet au sujet de cet insuccès.

Ces missions interrompues souvent par les guerres intestines des princes entre eux ou par de guerres continuelles, tantôt avec les Siamois, tantôt avec les Annamites, n'ont pas laissé de traces. L'apostolat de ces religieux se réduisait à l'administration de leurs compatriotes, qui, depuis un demi-siècle, habitaient le Cambodge.

Aujourd'hui encore, après trois cents ans d'apostolat, les missions cambodgiennes n'existent pas. La chrétienté de Phnôm Penh se compose de quelques rares Cambodgiens. Les autres sont des descendants de métis portugais. Un saint missionnaire, un martyr, dont je dirai les travaux à sa page d'histoire, M. Barreau, avait eu le rare bonheur à Mot-Krasar de convertir plusieurs enfants des Khmers.

Successeur à poste fixe de ce saint prêtre j'avais pris à cœur de conserver et même d'augmenter de quelques membres ces rares descendants des antiques Kambous.

Mon successeur auprès d'eux, le P. Vauzelle, a la douleur de les voir se perdre. Ils abandonnent leurs terres voisines de l'église et vont vivre au milieu des païens.

Ces déceptions et ces défections de toute une race, est-ce la faute de l'apostolat ?

Il est reconnu, par une longue expérience et une douloureuse réalité, que tous les peuples, chez lesquels le bouddhisme a des autels et des prêtres nombreux, sont inaccessibles à l'apostolat chrétien. Témoin le Siam, la Birmanie, le Thibet. Ces peuples de races et de mœurs diverses sont aussi difficiles à convertir, et les missionnaires de ces peuples, tout comme ceux du Cambodge, se désolent de cette triste situation.

Heureusement nous sommes les ouvriers d'un bon Maître qui mesure la récompense non au succès, mais au travail.

En 1665, Louis Chevreuil, de Rennes, premier missionnaire de la Société des Missions Etrangères, arrive au Cambodge au camp des Portugais. Deux prêtres de cette nation desservent cette petite chrétienté. Comme ils dési-

raient dep
mités, ils e
la Propag
M. de la M
en 1693.

Alors la
cent ans.
venus à la
môniers qu

En 1755,
tolique de l
pour fuir la
l'avait précé
Sap et sur l
dans son his

Ces deux
Ce sont, san
évêque fran
bodge.

Bientôt M
autres missi
chent ensem
royaume.

Ils doivent
leur lit de rej
prêtre frança
Deux évêq

raient depuis longtemps se reposer, à cause de leurs infirmités, ils accueillirent avec joie ce missionnaire envoyé par la Propagande et par le premier évêque de l'Indo-Chine, M. de la Motte Lambert, qui habitait le Siam, où il mourut en 1693.

Alors la mission du Cambodge est abandonnée l'espace de cent ans. Des prêtres portugais ou des religieux y sont venus à la suite de leurs compatriotes, plutôt à titre d'aumôniers que de missionnaires.

* * *

En 1755, Mgr Lefèvre, de Boulogne-sur-Mer, vicaire apostolique de la Cochinchine, vint se réfugier au Cambodge pour fuir la persécution et y rejoindre M. d'Azema, qui l'avait précédé à Prambey Sôn, village situé sur le Toulé Sap et sur le Grand Fleuve, comme l'indique le P. Launay dans son histoire de la Société des Missions Etrangères.

Ces deux missionnaires meurent presque en même temps. Ce sont, sans doute, le premier missionnaire et le premier évêque français qui meurent sur cette terre ingrate du Cambodge.

Bientôt Mgr Piguel, successeur de Mgr Lefèvre, deux autres missionnaires, M. Morvan et M. Levasseur, prêchent ensemble aux environs d'Oudong, la capitale du royaume.

Ils doivent se creuser les uns les autres leurs tombes, leur lit de repos, auprès du premier pontife, du premier prêtre français.

Deux évêques et trois missionnaires, tous enfants de la

France, dorment leur dernier sommeil sur cette terre, oubliés des hommes, même des chrétiens, depuis longtemps.

Ces tombes, ces reliques précieuses des premiers apôtres khmers, où sont-elles ? Plus d'un long siècle a fait le silence autour d'elles ! La nature a fait le désert auprès de ces reliques !

En écrivant ces pages de leurs souvenirs, mon cœur et ma pensée auraient voulu s'agenouiller sur ces tombes, sur ce sol foulé aux pieds par nos aînés.

Ma joie a été grande de les découvrir et de prier, pieux pèlerin, sur ces restes vénérés !

C'est un modeste monument qu'il faudrait élever sur ce tertre de Prambey-Sôm appelés Toul Padre (tertre des Pères), nom donné aux missionnaires par les anciens Portugais.

Une croix sur laquelle seraient gravés les noms devrait indiquer cette terre, où ces évêques, ces prêtres reposent et sur laquelle ils ont offert longtemps le saint sacrifice, il y a plus de cent ans.

Cette croix dominerait au loin et lorsque, du pont du navire qui quitte Phnôm-Penh et parcourt le Tonlé Sap, le voyageur apercevrait cette terre des Padre et la croix à l'ombre de laquelle dorment ces apôtres et ces enfants de la France, il saluerait cette croix s'il est chrétien et ces tombes s'il est Français.

* * *

A la mort de M. Levavasseur, l'Eglise du Cambodge reste veuve et sans pasteur de longues années, plus de soixante-

dix ans. La plus de la temporaire créateurs d'Ausoleil. E IX érige le coadjuteur comme pre J'ai connu Ausoleil vit cloître. C'est histoire de l possession d marqueront Quel sera France pour ce pays ? Il est difficile certain au té On ne peut tir de leur to la science ou civilisés ou ch Or, la science avec nos fonctions de tristes Tout le monde le constate, les interprètes, se

dix ans. Les annales de son histoire se taisent, ne parlent plus de la présence de missionnaires jusqu'à l'époque contemporaine, c'est-à-dire en 1848 où arrivent les premiers créateurs de la mission du Cambodge : M. Cordier et M. Ausoleil. En 1850, M. Sylvestre vient les rejoindre et Pie IX érige le vicariat apostolique du Cambodge. Mgr Miche, coadjuteur de la Cochinchine, en prend la direction en 1852, comme premier évêque du Cambodge.

J'ai connu longtemps Mgr Cordier et M. Sylvestre, M. Ausoleil vit encore loin de sa mission, dans la retraite du cloître. C'est l'histoire contemporaine qui commence et cette histoire de l'Église du Cambodge coïncide avec la prise de possession du royaume par la France, deux événements qui marqueront une ère nouvelle.

Quel sera le résultat de la prise de possession par la France pour la civilisation et surtout l'évangélisation dans ce pays ?

Il est difficile de prévoir l'avenir. Il est cependant un fait certain au témoignage de l'histoire.

On ne pourra améliorer ces peuples qu'en les faisant sortir de leur torpeur, de leurs routines, de leurs préjugés par la science ou la religion, mieux par le contact d'hommes civilisés ou chrétiens.

Or, la science, le contact de ces peuples avec la science, avec nos fonctionnaires ou colons civilisés n'a donné encore que de tristes résultats ou plutôt des résultats négatifs.

Tout le monde l'avoue. Les Européens et les gens du pays le constatent, en avouant que les fonctionnaires indigènes interprètes, secrétaires, domestiques sont corrompus et plus

mauvais que leurs compatriotes ; ils nous détestent tout en nous caressant.

Quel est le résultat de la religion, de l'influence du missionnaire autour de lui ? Ce sont des résultats positifs !

Nos convertis, nos néophytes deviennent meilleurs, sont français de cœur. C'est la réflexion de tous les voyageurs et des fonctionnaires même qui n'ont pas de préjugés contre nous à la vue d'un village chrétien.

Il est vrai qu'on nous reproche de ne convertir que les pauvres, la lie du peuple ! Mais c'est notre mérite, c'est notre gloire !

“ Soit, avoué-je à M. de Verneville, résident supérieur de triste mémoire, qui me reprochait à Thânk-mâe de ne ramasser autour de moi que des malheureux ou des vagabonds oui, j'en conviens, je n'ai réuni autour de moi que des malheureux, des vagabonds, des pauvres, quelques malfaiteurs même ; mais vous me rendez cette justice que, depuis dix ans et plus que j'ai fixé ces vagabonds au milieu de la forêt, près de ma case, jamais vous n'avez eu à vous plaindre de mes néophytes. Pas de plaintes non plus sur eux par vos fonctionnaires européens et indigènes. Au contraire, aux jours de rébellions, vous ou les vôtres, vous êtes venus me demander des services que je vous rendais par eux et que refusaient ceux que vous favorisez maintenant ”.

Et j'ajoutais :

“ Vous prenez dans nos écoles et près de nous nos jeunes chrétiens ou des jeunes gens de familles honnêtes, honorables et vous en faites des drôles corrompus et exploiters du peuple, du moins la plupart, car j'ai connu des inter-

prêtes et
et de vic
Voilà

Pour l
christian
pas. Au
la parole
ni les sag
descend
malheure
Les m
“ lie, le r
romains,
Christ et
Aujourd
à l'Eglise
verti quel
Sans dout
bilité ne s
l'éducation
tions du c
un temps
des mauva
exemples
littérature
Non, on

prêtres et des fonctionnaires païens et chrétiens honnêtes et de vie honorable ”.

Voilà ce qu'il faut dire à nos esprits forts et irreligieux.

* * *

Pour le chrétien ou le philosophe chrétien, le succès du christianisme auprès des pauvres, en effet, ne surprend pas. Au Cambodge, comme aux premiers âges de l'Eglise, la parole de Dieu, la parole du salut, ne saisit ni les heureux ni les sages, ni les savants, ni les orgueilleux ; mais elle descend au dessous d'eux dans les cœurs des humbles, des malheureux, des pauvres.

Les nouveaux chrétiens n'étaient cependant pas tous la " lie, le rebut " des hommes. Des sénateurs, des gouverneurs romains, des académiciens de l'Aréopage reconnurent le Christ et l'adorèrent.

Aujourd'hui encore, les successeurs des apôtres amènent à l'Eglise des savants, des puissants. Moi-même, j'ai converti quelques lettrés, de nombreuses familles honnêtes. Sans doute, elles n'ont pas notre éducation ; mais l'honorabilité ne se mesure pas dans la cornue d'un savant, et avec l'éducation du cœur que leur donneront quelques générations du christianisme, les chrétiens seront nos égaux dans un temps plus ou moins éloigné. Que le Bon Dieu les garde des mauvais littérateurs académiciens et surtout des mauvais exemples de corruption donnés par les amateurs de cette littérature, hélas ! trop nombreux dans nos colonies !

Non, on ne s'assimile pas un peuple par le vice, la cor-

ruption et les mauvais exemples. On ne le civilise pas en lui vendant de l'absinthe, de l'opium. C'est la leçon de l'histoire, depuis que l'histoire existe. Ces peuples ce seront vraiment civilisés, autant qu'on peut l'exiger d'une race étrangère, que si vous les rendez chrétiens, pas le respect des mœurs, de la famille par la religion chrétienne.

Serons-nous témoins de ces heureux jours ? Oui, dans nos successeurs, je le crois et je l'espère. J'aime tant à partager l'espérance de ceux qui ont foi dans le génie de la France chrétienne, et à repousser les noirs pressentiments de ceux qui doutent de l'avenir de notre patrie.

* * *

Dans ce travail de souvenirs chrétiens et historiques de mes contemporains, je veux seulement énumérer les événements, citer des noms et donner des détails de statistique surtout, lorsque je mentionnerai des personnes, encore vivantes. Je citerai plus au long les travaux des ouvriers qui sont morts et tombés ainsi dans le domaine de l'histoire.

J'avoue qu'il est difficile d'écrire l'histoire vraie. Comment parler des événements sans les présenter comme heureux ou malheureux ! Comment dire les gestes des hommes sans dire si leurs actions sont ou vous paraissent bonnes ou mauvaises ? Le seul exposé des événements, la mention seule d'une personne qu'on croit introduire dans l'histoire, est déjà une appréciation qui tombe sous la critique historique.

Je di
ou vu r
être plu
des évén
morts a
et leurs
déceptio

Mgr M
fesseur d
condamne
comme p
quinze an

Quelle
parallèle
d'Antioch
reau. Il es
prison, de
écrits par
tyrs ne le

Né au d
chine, il es
1852.

Dès son
confesseur
ses jeunes

Je dirai les événements tels que je les ai entendu narrer ou vu réaliser moi-même sous mes propres yeux, et pour être plus fidèle, j'extraits d'un manuscrit, écrit au jour même des événements, les pages sur mes compagnons d'apostolat morts au champ d'honneur. Je citerai les noms des vivants et leurs travaux, sans ajouter mes réflexions sur leurs déceptions, leurs vertus et leurs mérites !

L'ÉGLISE DU CAMBODGE SOUS MGR MICHE

Mgr Miche, premier évêque du Cambodge, ancien confesseur de la foi, battu de verges dans les prisons de Hué, condamné à mort par le roi persécuteur Thieu-Tri, sauvé comme par miracle, dirige la mission du Cambodge durant quinze ans.

Quelle figure d'évêque et de martyr, digne d'être mise en parallèle avec les Polycarpe, les Irénée de Lyon, les Ignace d'Antioche. Il n'y a manqué que le coup de hache du bourreau. Il est lui-même l'historien fidèle de ses deux ans de prison, de ses tortures ! Où trouver des récits semblables écrits par les victimes ? Les annales des actes de nos martyrs ne le cèdent en rien à celle de la primitive Eglise.

Né au diocèse de Saint-Dié, parti en 1836 pour la Cochinchine, il est nommé vicaire apostolique du Cambodge en 1852.

Dès son arrivée dans sa nouvelle mission, le vaillant confesseur des prisons du Phuyen se mit à l'œuvre avec ses jeunes missionnaires, MM. Ausoleil, Cordier, Sylvestre,

Beuret, d'abord et ensuite avec Hestré, Bouliveau, Barreau et Janin.

Il fixe sa résidence à Pinhalu au milieu des chrétiens descendants des Portugais, soldats du roi, qui habitait Oudong. Il disperse ses missionnaires au loin. MM. Ausoleil, Cordier, Beuret, montent à Stûng-Stêng évangéliser le Laos.

M. Sylvestre construit une église à Phôm-Penh, pour des chinois chrétiens. M. Bouliveau se rend au Siam, surveiller la vieille chrétienté de Battambang. M. Barreau se fixe à Mot-Krasar et crée la première chrétienté cambodgienne. Seul, le plus jeune des missionnaires. M. Hertretz gardait la chrétienté de Lucson, dans le golfe de Siam, près de Kampotdon. Chaque année une barque allait à Singapore chercher le viatique des missionnaires et leurs lettres.

Le zèle de ces ouvriers et de cet évêque vint se briser contre l'apathie et l'indifférence du peuple bouddhiste. En présence de ces insuccès, l'évêque au cœur ardent et tout de feu, dut regretter amèrement les luttes anciennes de la Cochinchine, car ce qu'il y a de plus dur au cœur de l'apôtre, ce n'est pas la verge du bourreau qui déchire la chair et fait couler le sang, c'est l'indifférence glaciale qui accueille avec mépris la bonne nouvelle.

A propos de l'essai au Laos, il écrivait :

“ J'ai eu lieu de me convaincre que mes confrères cultivaient un sol ingrat, qui ne promet aucune récompense à leurs travaux. Mêmes superstitions, mêmes usages, mêmes préjugés et peut-être plus d'indolence encore que chez les Cambodgiens ”.

Il app
de M. Be
blir leur
Après
des chréti

Ces do
nouveaux

Non ; p
de la Cocl
retirèrent
naires à P
où M. Cor

Seul M.
odgiens.
bientôt tro
langue kh
laires de F
au Cambod

“ Goûtez, à
Ce saint

Une ins
par un ave
tions au tré
historien de

“ Dans le
se montra

Il apprend la maladie de tous ses missionnaires, la mort de M. Beuret, et il leur ordonne de revenir à Pinhalu rétablir leur santé.

Après dix ans de travail, de zèle, de patience, le nombre des chrétiens avait doublé. De 600, il s'élevait à 1,200.

* * *

Ces douze cents chrétiens étaient-ils Cambodgiens et nouveaux convertis ?

Non ; pour la plupart, c'étaient des chrétiens annamites de la Cochinchine qui, fuyant la persécution de leur roi, se retirèrent au Cambodge, se réunirent autour des missionnaires à Pinhalu et fondèrent la belle chrétienté de Banam, où M. Cordier vint se fixer.

Seul M. Barreau a le bonheur de convertir de vrais Cambodgiens. Il crée la chrétienté de Mot-Krasar, où il compte bientôt trois cents néophytes. Il compose des cantiques en langue khmer et apprend à les chanter sur nos airs populaires de France. Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant au Cambodge d'entendre chanter en langue inconnue : " Goûtez, âmes ferventes ", et autres airs de mon enfance.

Ce saint missionnaire fut victime de son zèle.

Une insurrection éclate contre le roi, en 1866, conduite par un aventurier, nommé Poncom-bo, qui avait des prétentions au trône. Je laisse la parole à M. Launay, le savant historien de notre Société.

" Dans les premiers jours de 1867, une troupe de rebelles se montra aux environs de la paroisse de Mot-Krasar. Le

missionnaire fit avertir le résident français de Phnôm-Penh, qui envoya une canonnière pour le ramener à la capitale. Le bateau ne pouvait transporter les famillés chrétiennes ; alors l'apôtre refusa, malgré les plus vives instances, d'abandonner ses néophytes.

“ Le 9 janvier, au matin, le prêtre faisait son action de grâces après sa messe, quand les rebelles se présentent.

“ — Il nous faut ta tête, lui disent-ils, pour la porter au bout d'une lance.

“ — Attendez un peu, répondit-il, que je fasse ma prière, et il tombe à genoux aux pieds de l'autel ”.

“ Une pique lui perce la poitrine, sa tête est coupée et plantée au bout d'une lance ; sa maison et sa chapelle sont livrées au pillage et son corps brûlé sur place ”.

Quand je fus nommé à Mot-Krasar, on me dit que le bourreau de M. Barreau était un nouveau chrétien auquel le missionnaire reprochait souvent sa conduite scandaleuse.

Après le meurtre, M. Janin va prendre la tête de M. Barreau, la dépose dans un grand bassin en cuivre et l'apporte à Phnôm-Penh, devant l'évêque et ses missionnaires. Le martyr s'appelait Jean-Baptiste. N'est-ce pas un second drame de la forteresse d'Hérode, de Machéronite !

En 1863, Mgr Miche use de sa grande influence auprès du roi Norodom, qui était à la veille de se donner au Siam, à l'instigation de l'Angleterre, et le détermine à se mettre sous le protectorat de la France par un traité avec l'amiral de la Grandière.

Après quinze ans de travaux, est évêque quitte le Cambodge pour prendre la direction du vicariat apostolique de

Saigon et
ancienne r

Préoccu
royaume k
sous préte
gnons de l
la Cochinc
deux provi
du Cambod
évêché kh
A mon a
D'abord, on
un pays élo
mais surtout
Nous ne p
cambodgien
ses jours. V
truire son
forte que ce
ce même arg
cathédrale. A
sans autel en
de l'évêque.

Les auteur
me pe nets
l'histoire.

D'ailleurs,
sionnaires du

Saigon et il garde encore cinq ans la surveillance de son ancienne mission.

* * *

Préoccupé de l'état précaire de l'Eglise de ce vieux royaume khmer, il expose au Saint-Siège ses intentions et sous prétexte de donner du travail à ses anciens compagnons de lutte et d'insuccès, il leur cède deux provinces de la Cochinchine. Je ne parle pas dans mes souvenirs de ces deux provinces que je ne connais pas, qui sont situées hors du Cambodge et qui, plus tard, seront détachées du futur évêché khmer.

A mon avis, cette annexion a été une faute et une erreur. D'abord, on a eu tort de bâtir loin de tout centre, et dans un pays éloigné du Cambodge, le séminaire de cette mission, mais surtout de le reconstruire ces deux dernières années. Nous ne pouvons penser y envoyer des enfants de race cambodgienne. C'était l'avis de Mgr Cordier, sur la fin de ses jours. Vers 1890, il voulait, avec son argent privé, reconstruire son séminaire à Phnôm-Penh. L'opposition fut si forte que ce bon vieillard, peu apte à la lutte, fit faire, avec ce même argent, un autel en marbre et un clocher à sa cathédrale. Mieux vaudrait la cathédrale sans clocher et sans autel en marbre et le séminaire à Phnôm-Penh, près de l'évêque.

Les auteurs de cette fausse situation sont tous morts ; je me pe mets donc ces réflexions qui sont du domaine de l'histoire.

D'ailleurs, mon opinion est celle de presque tous les missionnaires du Cambodge.

Plus tard, à la mort de Mgr Grosgeorge, les missionnaires du Cambodge, 11 sur 12, ont écrit à Paris pour demander de revenir à l'ancien état de choses.

Le rédacteur de cette lettre commune a voulu donner des raisons à l'appui ; mais la raison la plus forte, c'est ce vote unanime, fait sans réunion préalable de tous les missionnaires aptes à voter, sauf un qui ne pouvait le faire vu sa situation privée.

Ce vote unanime prouve que cet état de choses laisse à désirer et mérite qu'on le prenne en considération.

Le supérieur général de la Société écrivait à un de ses signataires :

“ Ce n'est pas au Conseil de Paris que cette question devait être proposée, mais au Vicaire apostolique. Or, le Vicaire apostolique n'est pas encore nommé... Mais, alors même que le Vicaire apostolique sera nommé, ce n'est pas une raison pour poser immédiatement cette question. La sagesse exige qu'on lui donne le temps de voir et de juger par lui-même ”.

Tous, nous sommes de cet avis ; laissons au temps et aux circonstances le soin de décider pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

L'ÉGLISE DU CAMBODGE SOUS MGR CORDIER

Mgr Cordier, né au diocèse de Gap en 1821, arrive au Cambodge en 1848 et y meurt en 1895. Missionnaire pendant de longues années à Battambang, à Steng-Stréng, à Câ Sutin, à Banam, il dirige ensuite la mission comme supérieur.

Au jour
sionnaires
naires du
Lavastre, V

Sous son
ans de léth

Mgr Cord
ouvriers. P
naire, il n'a
sévère, son
constances n
païens.

Devenu év
jeunes missi
tiens, les An
moisson abo
cette terre in
mites rentrer
bodgienne, a
sans recevoir
peut-être, poi

Hélas ! tou
Cambodge au
désastre le pt

En 1884,
mal conseillé,

Au jour de son sacre, il avait à ses côtés, outre les missionnaires des deux provinces de Cochinchine, ses missionnaires du Cambodge : MM. Sylvestre, Mesmer, Combes, Lavastre, Vauzelle, Lazard, Pianet.

Sous son épiscopat l'église du Cambodge sort de ses 360 ans de léthargie et prend un essor qu'elle n'avait jamais eu !

Mgr Cordier eut la main heureuse dans le choix de ses ouvriers. Par lui-même, pendant toute sa vie de missionnaire, il n'avait pas eu le même bonheur. Son caractère sévère, son extérieur froid, sa piété rigide ou d'autres circonstances ne lui ont pas permis de réussir auprès des païens.

Devenu évêque, il eut la joie de voir, grâce au zèle de ses jeunes missionnaires, monter à 8,000 le nombre de ses chrétiens, les Annamites se convertissaient en foule ; c'était la moisson abondante. Des églises s'élevaient nombreuses sur cette terre ingrate du Cambodge ; mais, tandis que les Annamites rentrent au bercail de l'Eglise, cette belle race cambodgienne, autrefois si énergique, semble vouloir disparaître sans recevoir le don, le bienfait de la foi chrétienne, qui, peut-être, pourrait la sauver de sa ruine.

* * *

Hélas ! tout semblait sourire aux heureux apôtres du Cambodge au moment même où ils étaient à la veille du désastre le plus navrant.

En 1884, M. Thomson, gouverneur de la Cochinchine, mal conseillé, veut s'emparer de l'ancien royaume khmer.

Les mandarins et le peuple se soulèvent. Les rebelles massacrent M. Guyomard dans son église de Soairieng et un Européen des environs. Des milliers de Cambodgiens et des centaines de soldats français meurent. En quelques jours, toutes les églises sont détruites, brûlées. Durant deux ans, c'est l'abomination de la désolation dans le royaume.

Lorsque le calme s'est rétabli, nous nous mettons tous à l'œuvre ; mais d'autres obstacles surgissent bientôt et du côté où nous ne devions pas les attendre.

Je voudrais taire la page suivante ; mais c'est de l'histoire je la dois à la vérité, à la justice.

Savez-vous comment nos fonctionnaires témoignèrent leur reconnaissance au vénérable Mgr Cordier, qui avait aidé à la pacification du Cambodge par ses bons conseils à M. Piquet, le résident supérieur, et qui avait traduit les Codes cambodgiens que le gouvernement de Saïgon imprima sans y mettre son nom ?

A la fin de ses jours, un résident de France, de triste mémoire, abreuve ce vieillard d'amertume et de honte. Il l'oblige à expulser du Cambodge deux de ses missionnaires, MM. Guillaud et Thierry, et il fait jeter en prison un autre missionnaire. Ces peines infamantes étaient infligées à ce vieillard dans la personne de ses missionnaires, à la suite d'accusations futiles et faites par un indigène qui fut d'abord récompensé, mais plus tard condamné au bagne par ce même résident pour faux et vol.

Heureusement de pareils faits sont rares. Le missionnaire trouve souvent appui, soutien et même aide auprès de nombreux fonctionnaires qui sont français, s'ils ne sont pas chrétiens, et rendent justice à son dévouement.

La vertu
Mgr Cordi
vie de dév
Lors de sa
comptait q
et quatre p
Krasar, B
autour de l
indigènes,
du Cambod

L'ÉGLI

Quand le
travaux, ses
huit ans par
décidèrent le
Khmers, ce z
ardeur. Jusq
Saïgon, il n'a
la connaissai
comme les pe
Il voit le bien
lisation.

Peu après s
districts et l
seau prend la
sap, M. Marri
M. David se fi

La vertu de Mgr Cordier fut à la hauteur de ses épreuves. Mgr Cordier fera grande figure dans l'histoire avec sa belle vie de dévouement. Dès ici-bas, il a joui de sa récompense. Lors de sa prise de direction de la mission, le Cambodge ne comptait que deux missionnaires : MM. Sylvestre et Misnes, et quatre paroisses seulement : Phnôm-Penh, Bauam, Mot-Krasar, Battambang. A sa mort, il avait la joie de voir autour de lui une quinzaine de missionnaires, cinq prêtres indigènes, des religieuses françaises, et il laissait l'Eglise du Cambodge dotée de plus de trente paroisses.

L'ÉGLISE DU CAMBODGE SOUS MGR GROSGEORGE

Quand les vertus de Mgr Grosgeorge, ses mérites, ses travaux, ses services rendus à la mission, pendant vingt-huit ans par la formation d'une dizaine de prêtres indigènes décidèrent le Saint-Siège à lui confier la direction de l'Eglise Khmère, ce zélé et saint missionnaire se met au travail avec ardeur. Jusque-là, supérieur du séminaire cambodgien à Saïgon, il n'avait pas pu apprendre la langue khmère ; il ne la connaissait pas. Or, à cinquante ans il est dur de bégayer comme les petits enfants. Il ne perd cependant pas courage. Il voit le bien à faire et se donne de tout cœur à l'évangélisation.

Peu après son sacre, Mgr Grosgeorge crée trois nouveaux districts et les confie à de jeunes missionnaires. M. Bousseau prend la direction du district de Pursat sur le Tonlé-sap, M. Marrin celui de Bar Vua au-dessous de Thânh Mâu, M. David se fixe à Thânh Gia Sainte-Croix, que je venais

de créer et dessert mes autres vieilles chrétientés de Chh. Kantia, Prosap, Kratié.

Tous mes vieux amis et compagnons de lutte étaient morts.

Je demeurais seul des anciens, et je n'avais que 50 ans.

Ma santé était délabrée. Les Facultés de Saïgon et de Phnôm-Penh m'avaient condamné ; Monseigneur m'écrivait officiellement que je n'avais pas un an à vivre et il me priait de régler mes comptes. C'était facile, je n'avais que des dettes. Pauvre évêque ! il était condamné, lui aussi, et personne n'osait lui dire qu'il allait mourir. La mort fait donc si peur même à un évêque, même à un saint !

*
* *

Seul survivant des ouvriers de l'Évangile qui étaient au Cambodge au jour de mon arrivée, me sera-t-il permis de dire mes travaux, en taisant mes épreuves ? Si Dieu m'a largement distribué ces épreuves, il m'a donné aussi les joies du cœur.

Curé en France, dans la poétique paroisse de Mérindol, sur les bords de la Durance, je suis venu tard en mission.

J'arrivai au Cambodge, en 1879. Dix mois après, Mgr Cordier me confiait Mot-Krasar, la chrétienté fondée par M. Barreau.

Je bâtis bientôt plusieurs églises dans les environs. Phlou-trey, Véal Thôm, sur le Fleuve Postérieur, Prer Trény, Prec Préa et quelques-unes sur le Grand Fleuve.

En 1883, je quittai Mot-Krasar. Le jour même où je

m'en all
crainte e
Je donna
Thanh M
nom de l
Aujour
vaux et q
les deux
groupent
près de m
souffert et

MGR

C'est un
seconde ép
ment plac
auprès de l
abcès au fo
tions, il rer
séminaire d
Deux foi
chirurgien,
le poursuivi
des cris de
Dieu le ré
khmer. Il a
blable aux v
chrétienne.

m'en allais loin de mes amis, seul, triste, le cœur gros de crainte et de peur, j'apprends la mort de ma pauvre mère. Je donnai son nom à ma nouvelle chrétienté (Sainte-Mère) Thanh Mâu, la première ville de l'Indo-Chine qui porte le nom de la Vierge.

Aujourd'hui que ma Bonne Mère du Ciel a béni mes travaux et qu'elle m'a donné d'élever au milieu de la forêt, sur les deux rives du Fleuve, deux églises autour desquelles se groupent 600 néophytes, je lui demande de me faire mourir près de mes enfants et reposer sur ces collines où j'ai tant souffert et où je suis si heureux.

MGR BOUCHUT, ÉVÊQUE ACTUEL DU CAMBODGE

C'est un des rares survivants des missionnaires de la seconde époque. A son arrivée en 1883, il fut immédiatement placé à Prec-Trêng. Son évêque l'appelle ensuite auprès de lui à Phnôm-Penh. Bientôt il tombe malade : un abcès au foie se déclare ; échappé par miracle à trois opérations, il rentre en France, où il devient supérieur de notre séminaire de Bièvres.

Deux fois il a failli mourir, une fois sous le scalpel du chirurgien, et une autre fois, pourchassé par les rebelles qui le poursuivirent de Prec-Trêng à Phnôm-Penh, en poussant des cris de mort.

Dieu le réservait pour en faire le pontife du vieux royaume khmer. Il apparaîtra dans le lointain des âges en tout semblable aux vieux évêques des Gaules, créateurs de la France chrétienne.

*
* *

Arrivé au terme de ce travail sur mes souvenirs de vingt-cinq ans de mission, je devrais parler des travaux des religieuses missionnaires. Si je ne craignais de blesser leur modestie, je dirais leurs vertus, leurs mérites, leur charité : mais mieux, je les laisse inscrire par leurs anges gardiens dans le livre de compte du bon Dieu. Je citerai seulement le nom des plus anciennes, comme l'histoire ecclésiastique a recueilli le nom des femmes qui suivaient Jésus et les apôtres : sœur Sylvère et sœur Léonore, sœur Cécile et sœur Marie. L'Église du Cambodge, les vénéra comme l'Église vénère les saintes femmes de l'Évangile.

*
* * *

Quelques mots pour résumer toutes nos espérances en un avenir meilleur pour ce cher pays du Cambodge.

Le bouddhisme y a été prêché neuf siècle durant, avant de devenir la religion du peuple khmer.

Il a fallu dix siècles de prédication pour convertir l'Europe à la religion chrétienne. La conversion de ces pays d'Orient suivra, nous l'espérons, grâce à l'assistance de Dieu et aux secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, la même marche qu'elle a suivie en Occident.

CR

De

L
E d
m
ve

“ Le dé
une gran
l'Européen
veillance

(1) Voir l

CHINE

CROQUIS ET CAUSERIES ⁽¹⁾

Par M. REGIS GERVAIX

De la Société des Missions Étrangères de Paris

Missionnaire au Kouang-tong (Chine)

(Suite)

IX

L'ÉDUCATION EUROPÉENNE DES ASIATIQUES

LE demande pardon aux lecteurs de briser ici ma plume, pour prendre celle de M. Maurice Courant, qui vous dira ce qu'il pense de cette grosse question :

“ Le développement agricole, industriel, commercial, dans une grande partie de l'Asie, résultera d'une coopération, l'Européen apportant la direction technique, parfois la surveillance administrative : l'indigène fournissant la main-

(1) Voir le numéro précédent.

d'œuvre. Par cette union, l'ordre est assuré, l'emploi des richesses naturelles amélioré pour le bien commun. Les fonctionnaires, les hommes d'affaires doivent être des spécialistes, formés méthodiquement. Que sont les indigènes ? L'Asie orientale nous étant mieux connue, c'est dans cette région que nous prendrons nos exemples. Les conclusions s'appliqueront, nous le croyons, encore à d'autres parties du globe, sans modifications importantes.

“ Au premier contact de l'Européen avec le Chinois, le Coréen ou l'Annamite, la méfiance et le mépris réciproque naissent d'abord : l'intolérance est la défense instinctive de deux civilisations à peu près également avancées et orgueilleuses. Si l'une montrait quelque supériorité, la marque s'en trouverait dans la plus grande largeur d'esprit : peut-être l'Occidental est-il plus prompt à pénétrer, à estimer l'Asiatique.

“ Mais celui-ci ne reste pas immobile. Les faits se gravent dans son esprit, les idées s'insinuent, les impressions répétées se renforcent, se multiplient, de l'un à l'autre, les plus réfractaires sont peu atteints. La masse à mouvoir est telle que nous ne percevons pas encore le mouvement ; il est durable toutefois. Comparez le mandarin de 1850, qui se demande si les Européens ne sont pas les hommes sans tête des vieilles légendes, avec le mandarin de nos jours. Tôt ou tard, l'Asiatique cherche à pénétrer la pensée occidentale. Quelle peut être, ce jour-là, soit en pays indépendant, soit en pays de possession, de protectorat, l'attitude du gouvernement intéressé ? Tentera-t-il d'arrêter l'organisation des forces indigènes, dangereuses peut-être pour l'Eu-

rope ?
civilisati
conquête
aux indig
rielle se
parole. F
Occident,
circulatio
et les post
à soie, la
christianis
on sait va

“ Au cor
de se rap
teurs, tou
grave en
poussées p
menacent
1857, les
demi-siècle
européenne
cuns adme
apôtres de
sûr, leur i
science et d

“ Je ne
faits qui, c
mulés pour
sont trop pu

rope ? Pareille entreprise ne serait-elle pas vaine ? La civilisation européenne est expansive, elle est partie à la conquête du monde par les idées ; en refusant l'éducation aux indigènes, elle se nierait elle-même ; la science immatérielle se glisse avec les marchandises, se répand par la parole. Faudrait-il arrêter les Asiatiques qui viennent en Occident, et les Occidentaux qui vont en Asie, supprimer la circulation des produits ? Aussi bien la Muraille de Chine et les postes de douane ont-ils empêché la diffusion des vers à soie, la pénétration du bouddhisme, de l'islamisme, du christianisme ? A quoi bon entamer une lutte que d'avance on sait vaine ?

“ Au contraire, le besoin, senti par les sujets ou protégés, de se rapprocher intellectuellement des maîtres et protecteurs, tournera à l'avantage de ces derniers. Un danger grave en pays asiatique, ce sont ces vagues de fanatisme, poussées par quelque superstition et, qui, se levant parfois, menacent de tout balayer : ainsi la révolte des Indes en 1857, les massacres périodiques en Chine, dans le dernier demi-siècle. La familiarité de l'indigène avec la pensée européenne est propre à combattre ces phénomènes. D'aucuns admettent que les Occidentaux doivent se faire les apôtres de leur civilisation, tenue pour supérieure ; à coup sûr, leur intérêt est d'accueillir ceux qui viennent à la science et de les guider.

“ Je ne rêve pas de transformer les civilisations. Les faits qui, depuis plus de deux millénaires, se sont accumulés pour former la civilisation chinoise ou annamite, sont trop puissants par leur masse, pour que, avec nos vues

d'hommes qui jettent leurs regards à quinze ou vingt ans en avant, avec notre action intermittente contre celle de la société qui est continue, avec nos forces appliquées sur quelques points, écoles, chantiers, tribunaux, laboratoires, nous puissions imaginer une pareille déviation. Soyons plus modestes, limitons le champ de nos efforts, si nous ne voulons qu'ils restent vains ; précisons ce que nous voulons enseigner, à qui nous voulons l'enseigner.

Il y a, dans certaines idées justes, susceptibles de vérification sensible ou de preuve mathématique, une force à laquelle on ne se soustrait pas, une fois rencontré l'angle sous lequel on doit les regarder. Cette position n'est pas, naturellement, trouvée ; aussi beaucoup d'hommes, de toutes classes, de tous pays, demeurent rebelles à la vérité scientifique. Mais cette vérité, saisie par quelques-uns, se répand de proche en proche, dans le milieu homogène que forme une civilisation.

“ Ainsi, le Japon n'a pas été transformé par les Européens en trente ans. Dès le XVII^e siècle, quelques Japonais ont été initiés à l'observation scientifique ; les curieux des sciences étrangères se sont multipliés même contre la volonté d'un gouvernement despotique ; la révolution était faite dans les esprits quand, à l'arrivée des Américains, elle s'est étendue au domaine politique. D'abord, ni les formes sociales ni les idées morales n'ont été attaquées ; l'idéal de vie est resté féodal et confucianiste ; peu d'années après, les cadres sociaux ont commencé de fléchir. C'est un tel développement que nous nommons une crise, parce que nous n'en apercevons pas le terme futur et parce que nous aspi-

rons à
faits ”.

Ce qu
rente, se
Annam.
européen
transform
prêchons
travaillo
plusieurs
que chan

Mais l'h
les idées d
demain. M
justes et s
nos lois ne
renforce, n
de d'agir o
faire le res
rons rempl

De ces p
ne faut poi
peuples civi
mettre les n
lèverait con
sur un terra
scientifique.
physiques et
des Chinois

rons à un définitif, incompatible avec la continuité des faits ”.

Ce qui s'est passé au Japon peut, sous une modalité différente, se répéter en Chine ou aux Indes, à Java ou en Annam. En raison de la force expansive de la civilisation européenne, il est vraisemblable, mais nullement sûr, que des transformations analogues ont lieu tôt ou tard. Si nous prêchons l'exactitude et l'observation scientifique, nous travaillons probablement dans le sens du développement de plusieurs races parmi les mieux douées, notre œuvre a quelque chance de durée, de profit.

Mais l'histoire se fait lentement, plus avec les sentiments, les idées d'hier, qu'avec les idées qui sont les sentiments de demain. Nous pouvons essayer de reprendre les conceptions justes et simples ; les sentiments échappent à notre empire ; nos lois ne les créent pas ; notre éducation les dévie ou les renforce, mais ne les instaure ni ne les abolit. Prenons garde d'agir où nous ne pouvons atteindre et laissons la vie faire le reste, de peur de gâter la nature que nous ne saurons remplacer.

De ces principes résulte la règle en fait d'éducation : il ne faut point toucher aux principes moraux et sociaux des peuples civilisés. Si nous les affaiblissions, nous ne pourrions mettre les nôtres à la place, et tout ce qui en subsisterait se lèverait contre nous. Le rapprochement n'est pas à chercher sur un terrain aussi sensible et variable, mais sur un sol scientifique. Les vérités mathématiques, les phénomènes physiques et chimiques sont ignorés ; ils habitueront l'esprit des Chinois à la précision qui lui manque ; la précision est

proche de l'exactitude et de l'honnêteté : l'enseignement scientifique peut devenir l'enseignement moral.

D'autre part, l'application des sciences à l'agriculture et à l'industrie, la médecine également, ont une valeur pratique, bientôt perçue. Ce que nous voulons comme base de l'instruction des indigènes, c'est, pour le plus grand nombre possible, les principes fondamentaux des sciences exactes, avec des notions pratiques applicables dans la vie de chaque jour ; c'est, pour un nombre plus restreint, une instruction technique agricole, industrielle, médicale ou autre, qui les mette à même de gagner leur vie, comme aides des Européens dans leurs entreprises et les intéresse à l'influence européenne.

N'est-ce point la méthode appliquée en Chine au XVII^e et au XVIII^e siècles par les missionnaires jésuites, et dont le succès n'a pas été dépassé ? Les missions chrétiennes, en effet, ont précédé les autres éducateurs ou tiennent encore leur place ; elles préparent les esprits à nos sciences, à notre philosophie de la vie. L'exaltation du sentiment des droits individuels, résultant du christianisme, attaque les rapports sociaux : tel est, aux yeux de plus d'un gouvernement asiatique, le danger de la propagande religieuse européenne. L'aspiration à plus de justice est, sans doute, inséparable de cette religion ; mais une autre face, non moins essentielle, c'est la soumission au pouvoir établi. Régime patriarcal, éparpillement individuel, autonomie du groupe ou de l'individu, soumission à un pouvoir extérieur, le christianisme s'est accommodé de toutes les formes sociales ou politiques, ne revendiquant d'autre domaine que celui de la conscience

libre. E
empiriqu
il n'y a F
nisme oc
vre de J
seize siè
de l'activ
de la civi
gnées de
demeure i
rent ne no

Le Chin
ou pour to
signes exte
res et " res
festée par
dhiste insti
gat spiritue
L'Occide
unis provis
châtiments
jour de la n
humaine un
hiérarchie s
dhiste fait e
Par une n

libre. Entre lui et notre conception, logiquement liée, empirique plus qu'intuitive, individualiste de l'existence, il n'y a pas de corrélation essentielle. Toutefois, le christianisme occidental, celui qui, depuis trois cents ans, fait œuvre de prosélytisme dans l'Extrême-Asie, est celui que seize siècles de développement en commun ont pénétré de l'activité latine et germanique ; il porte avec lui l'arome de la civilisation, comme nos langues mêmes restent imprégnées de conceptions chrétiennes. Cette ambiance nous demeure inaperçue, tant que le contact d'un milieu différent ne nous la révèle pas.

* * *

Le Chinois admet la transmigration pour un temps bref ou pour toute une vie, la syncope et la mort en sont les signes extérieurs ; le Chinois " meurt " pour quelques heures et " ressuscite ". Il croit à la solidarité familiale manifestée par les influences dites : " *fong-chui* " ; ou, bouddhiste instruit, il croit au *karma* qui fixe un nouvel agrégat spirituel pire ou plus parfait.

L'Occidental distingue en lui-même une âme et un corps, unis provisoirement ; il est susceptible de récompense ou de châtiments personnels distribués par un Être supérieur ; au jour de la mort il " rend l'âme " ; il accorde à la pensée humaine une valeur absolue, difficile à concilier avec la hiérarchie sociale et opposée à la gradation où le bouddhiste fait entrer même les animaux.

Par une naturelle corrélation, la religion que préchent

les missionnaires est accompagnée d'une métaphysique à contours nets, d'une logique scolastique qui contrastent avec l'indétermination et le décousu fréquents dans la pensée des Orientaux : ainsi la prédication religieuse introduit dans les esprits un premier élément de précision scientifique. Pour l'œil de l'Asiatique, l'esprit est le même chez le missionnaire et chez le savant qui viennent d'Europe. S'il existe entre un Occidental et un autre quelque différence, c'est moins dans les idées qu'ils expriment que dans la position qu'ils prennent à l'égard des lois, des habitudes, des intérêts indigènes. Si les contacts sont rares, les froissements seront rares aussi et l'action exercée sera peu étendue ; l'action efficace sortira de relations suivies qui ne peuvent pas ne pas occasionner des froissements. Les civilisations en présence sont, à l'heure actuelle, assez distante pour que les nuances s'effacent ; les efforts divergent s'il s'agit des intérêts, mais, malgré les apparences, ils sont parallèles pour le fond de l'éducation à donner aux indigènes.

De divers côtés on travaille à instruire la Chine.

L'œuvre des missions protestantes est digne d'intérêt. Ces missions sont principalement anglo-saxonnes, aucune n'est française ; quelques-uns de leurs membres ont parfois montré une vraie charité chrétienne à l'égard des missions catholiques ; mais, en général, elles nous sont hostiles.

Peu connues des Français d'Extrême-Orient, elles sont difficiles à étudier pour nous, les documents publiés dans les journaux étant fragmentaires, rapports et comptes rendus nous demeurant à peu près inaccessibles. Je rappor-

terai que
saierei p
que je cro

Le Dr
ciety, arri
noise de l
nois-angl
rejoint se
en nomb
la Chine é
surtout à
traduction
1842, les r
Amoy, Ch
frent du p
qu'elles av
un moindr
prenaient
on répandi
l'assistance
médecine.

Dès 1849
gie, d'astron
nois, avec l
ment des ce
l'esprit prat
missions pr

La *Morri*
un dernier

terai quelques faits tels que je les connais ; mais je n'essaierai pas de mettre dans mes opinions une impartialité que je crois impossible.

Le Dr Morrison, envoyé par la *London Missionary Society*, arriva à Canton en 1808, publia la traduction chinoise de la Bible en 1818 et son célèbre Dictionnaire chinois-anglais en 1823. Avant sa mort (1834), il avait été rejoint seulement par trois confrères ; les convertis étaient en nombre infime. L'évangélisation était alors très difficile, la Chine étant fermée ; les missionnaires se consacraient surtout à des travaux préparatoires, étude de la langue, traduction des écritures, compositions de *tracs*. A partir de 1842, les missions établies dans les cinq ports de Canton, Amoy, Changhaï (1842), Ning-po (1844), Foutcheou (1846), firent du prosélytisme par les moyens surtout littéraires qu'elles avaient en main ; la prédication directe eut alors un moindre rôle ; les communautés, peu nombreuses, comprenaient quelques lettrés ; pour les retenir ou les attirer, on répandit les notions européennes ; on institua bientôt l'assistance médicale et un enseignement élémentaire de la médecine.

Dès 1849 et 1850, des traités d'anatomie et de physiologie, d'astronomie et de mathématique sont traduits en chinois, avec l'aide de quelques fidèles lettrés. Le développement des œuvres annexes de l'évangélisation s'accorde avec l'esprit pratique des anglo-saxons ; caractère distinctif des missions protestantes ; il a persisté.

La *Morrison Education Society*, fondée en 1839, publie un dernier rapport en 1865 ; elle est remplacée par plu-

sieurs autres Sociétés. Dès 1838, une *Medical Missionary Society*, formée d'Américains, a existé à Canton ; des hôpitaux sont fondés à Changhaï, à Amoy, à Ning-po, à Hankou et à Pékin.

La propagande des Anglais et des Américains dispose de sommes considérables ; les œuvres de médecine et d'éducation, très coûteuses, peuvent se multiplier.

L'apostolat par la parole ne débute réellement qu'en 1865 ; alors se fonde l'association connue sous le nom de *China Inland Mission*, qui comprend des ministres de diverses dénominations et de diverses nationalités ; plus tard d'autres sociétés sont entrées dans la même carrière. La prédication n'a point fait tort aux autres travaux ; dix-neuf associations nouvelles étant entrées en Chine entre 1865 et 1888, tandis qu'une vingtaine seulement existaient activement de 1807 à 1865. Il y avait, vers 1888, une cinquantaine de sociétés de propagande protestante, vingt-deux anglaises, douze américaines, sept continentales (missions de Berlin, mission rhénane, mission bâloise, etc.) ; dans le *Chronical and Directory for China, Japan, etc.* 1898, je relève le nom de plus de dix-huit cents personnes qui sont rattachées aux missions protestantes, anglaises, américaines ; elles ont aussi des femmes prédicantes.

Ces missionnaires des deux sexes, de diverses nationalités, sont présents dans toutes les provinces, jusqu'au Kansou, au Hou-nan, pays demeurés longtemps inaccessibles. Ils sont en contact les uns avec les autres, par des réunions fréquentes tenues à Changhaï ou dans d'autres villes, par la *China Missionary Alliance*, fondée en 1901,

et par l
des jour
inspirat
des jour
nion en

Leurs
des maît
comme l
sieurs ar
sur ses p
l'instruct
les trava
instituti
nées au J
Tien-tsin

Il y a
prétentio
tres ont c
chinoises.
diants sac
l'histoire,
nieur : tel
telle l'écol
de Soutch
of China,
un Polyt
Hong-kon
les Chinois
de médecin

et par la presse. Il n'est presque aucune province qui n'ait des journaux et des revues en chinois, rédigés sous leur inspiration ; ils sont, dans l'intérieur, les correspondants des journaux publiés dans les ports ; par là, ils font l'opinion en Amérique et en Europe.

Leurs établissements primaires sont dirigés souvent par des maîtres indigènes. Il en existe de fort intéressants, comme le *Chefoo Industrial Mission*, qui date déjà de plusieurs années : cette institution a pour principe de vivre sur ses propres ressources, elle joint à l'évangélisation et à l'instruction proprement dite la formation à divers métiers ; les travaux des élèves font en partie face aux frais. Des institutions plus élevées, *school* ou *colleges*, sont mentionnées au *Directory* dans chaque port ouvert important, à Tien-tsin, à Tchefou, à Foutcheou, plusieurs à Pékin.

Il y a enfin des écoles supérieures, appelées, non sans prétention, Universités ; quelques-unes sont privées, d'autres ont obtenu l'appui pécuniaire ou morales des autorités chinoises. Ces Universités enseignent en anglais à des étudiants sachant déjà la langue, la théologie, la philosophie, l'histoire, la médecine, les mathématiques, l'art de l'ingénieur : telles sont celles de Pékin, de Tien-tsin, de Nankin, telle l'école de médecine et collège de Foutcheou, telle celle de Soutcheou. Changhaï a une *Educational Association of China*, qui s'occupe de multiplier les écoles et les cours, un *Polytechnic Institut* qui organise des conférences. Hong-kong, colonie anglaise, possède depuis longtemps pour les Chinois des écoles de tous genres, y compris le collège de médecine et le *Queen's College*, ce dernier étant officiel.

Depuis 1898, les anciens établissements se développent ; de nouveaux sont fondés chaque mois. Je cite au hasard les écoles anglo-chinoises de Tsin-kiang, de Hantcheou, de Soutcheou, de Kœilin (Kouytcheou), d'Amoy. Une Université vient d'être ouverte à Paoting, une autre mi-chinoise mi-anglaise, dotée par le gouvernement chinois, a été fondée à Thai-yuen, par le Dr T. Richard.

Les principales missions de Pékin et de Tientsin discutent une union ayant pour but l'extension de leurs établissements. Le Rev. G. Reid a cherché en Chine, en Amérique et jusqu'en Europe, des souscripteurs pour son Institut international. Chaque nation y entreprendrait de ses deniers et avec ses professeurs, un établissement scientifique, musée, bibliothèque, laboratoire, école ; on créerait ainsi un terrain neutre, qui ne serait ni national, ni confessionnel et sur lequel on rapprocherait une élite de Chinois et d'étrangers.

Les troubles de 1900 n'ont pas fait échouer le projet, qu'il est question de réaliser à Changhaï. Une importante Société s'est fondée à Hong-kong, avec l'appui d'Anglais et de Chinois, pour multiplier les écoles privées, qui sont toutes sous la surveillance du gouverneur.

Tout cela ne donne qu'une idée partielle de l'activité en matière d'éducation des missions protestantes : faute de documents complets et méthodiques, beaucoup de faits échappent.

Voici la conclusion du remarquable article de M. Maurice Courant :

Les missions catholiques héritaient, au XIXe siècle, d'une

situation
Elles étaient
gères de Pa.
Lazaristes, l
et les Domini
Espagnols.
raient à Pé
temps confié
prêtres chin
étaient ban
emprisonnés
simuler dan
entretenaient
de leurs oua
était dès lor
vicariat est c
évêque et fo
gieuse. Cette
obstacle aux
D'autre part,
dée à Lyon,
France surto
ressources pou
Aussitôt ap
grenée, les Jé
sociétés furent
res de Milan
Coeur de Marie
Missions Etran
de Saint-Pierre

situation bien diminuée depuis une cinquantaine d'années. Elles étaient représentées par la Société des Missions Etrangères de Paris, par la Congrégation de la Mission, dite des Lazaristes, l'une et l'autre françaises, par les Franciscains et les Dominicains, les premiers plutôt Italiens, les seconds Espagnols. Les survivants de la mission des Jésuites mouraient à Pékin ; le " tribunal des mathématiques ", longtemps confié aux prêtres étrangers, n'employait plus que des prêtres chinois ou même de simples laïques ; les chrétiens étaient bannis ou mis à mort ; les missionnaires étaient emprisonnés torturés ; quelques-uns réussissaient à se dissimuler dans l'intérieur, administraient les sacrements, entretenaient par leur exemple et leur prédication le zèle de leurs ouailles, de classe humble en majorité. La Chine était dès lors divisée en vicariats apostoliques ; chaque vicariat est confié par le pape à une mission, dirigée par un évêque et formée des membres d'une seule société religieuse. Cette division répartit l'effort apostolique et met un obstacle aux rivalités qui ont marqué le XVIIIe siècle. D'autre part, l'Association de la Propagation de la Foi, fondée à Lyon, rassemblait dans les pays catholiques, en France surtout, d'abondantes aumônes et concentrait les ressources pour les missionnaires.

Aussitôt après l'édit de tolérance obtenu par M. de Lagrenée, les Jésuites rentrèrent en Chine (1844) ; d'autres sociétés furent successivement fondées : Missions Etrangères de Milan (1850), un peu plus tard Congrégation du Cœur de Marie-Immaculée (missions belges de Scheut), puis Missions Etrangères de Steyl en Hollande (1865), séminaire de Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome (1874).

Les vicariats, au nombre de quarante-un, répartis en cinq régions comptaient déjà neuf cent deux missionnaires pour plus de sept cent mille chrétiens (Macao non compris).

* * *

Le grand développement pris en un demi-siècle par l'œuvre purement religieuse, n'a fait oublier aux missionnaires catholiques, ni le soin des malades ni des orphelins, ni l'éducation.

Les hôpitaux, hospices, dispensaires, ont été confiés aux religieuses européennes, appelées dans chaque mission et à des Sœurs appartenant à des ordres indigènes, qui ont été fondés peu à peu ; ils admettent chrétiens et non chrétiens.

L'éducation a toujours été, aux yeux des vicaires apostoliques, un de leurs premiers devoirs ; dès qu'ils l'ont pu, ils ont toujours fondé un petit et un grand séminaire, pour recruter des prêtres indigènes.

L'enseignement des séminaires est mi-partie chinois, mi-partie européen ; limité comme nombre d'élèves et dirigé en vue d'un but spécial, il a formé cependant quelques-uns des Chinois qui ont le mieux connu l'Europe.

Dès 1860, les Lazaristes de Pékin, remis en possession des anciens établissements des Jésuites, pensèrent à reprendre l'œuvre d'éducation interrompue depuis le XVIIIe siècle. Leur dessein patriotique ne rencontra longtemps que de l'indifférence en France et près des Français de Chine. La persistance de Mgr Tagliabue parvint à fonder au Nantang un établissement non confessionnel, un collège franco-

chinois, qui
avait trois
dié comme
métique, de
trait pratiq
nement occ
méthodes e
condamné
prend pas,
il n'y a pas
plusieurs ar
d'explicatio
les, conserv
étrangers à
aux examen
étaient adm
lège s'affirma
vaient suffir
(mai 1901) l
continuant d
la moitié des
vicariat.

L'établisse
dans les mai
de la Chine,
çais, instruits
quatre profes
ruines, et il e
Depuis 189

chinois, qui, en juin 1890, un an et demi après l'ouverture avait trois cours et une centaine d'élèves. Le français, étudié comme langue, servait aussi à l'enseignement de l'arithmétique, de la géographie, des notions primaires ; il pénétrait pratiquement l'esprit des élèves, les initiait au raisonnement occidental, les délivrait de l'inertie produite par les méthodes chinoises. Le jeune élève chinois est, en effet, condamné à apprendre par cœur des textes qu'il ne comprend pas, à tracer des signes qu'on ne lui explique pas ; il n'y a pas d'autres exercices de début, et ce début dure plusieurs années. Au collège franco-chinois des exercices d'explication étaient ajoutés aux études chinoises habituelles, conservées en partie pour ne pas rendre les élèves étrangers à leurs pays, pour leur permettre de concourir aux examens officiels. Dernier trait à noter, les élèves étaient admis sans distinction de culte. Le succès du collège s'affirmant, les missionnaires, peu nombreux, ne pouvaient suffire à la direction et au professorat ; ils confièrent (mai 1901) l'établissement aux Petits Frères de Marie, en continuant de l'entretenir de leurs fonds ; ils y consacraient la moitié des sommes disponibles pour toutes les écoles du vicariat.

L'établissement a prospéré ; il a placé dans les consulats, dans les maisons de commerce, dans les entreprises du Nord de la Chine, un grand nombre de jeunes gens parlant français, instruits à l'européenne. En 1900, il a été ruiné, a eu quatre professeurs tués par les Boxers ; il est sorti de ses ruines, et il comptait, en 1904, deux cent dix élèves.

Depuis 1891, dix autres établissements ont été soit trans-

formés, soit fondés, et ont été confiés aux Petits Frères de Marie. Ils comptent plus de quatorze cents élèves pour cinquante-cinq professeurs français. La méthode est partout la même : l'enseignement primaire européen est donné en français, à côté de l'enseignement chinois ; dans deux établissements seulement, collège de Changhaï et école de Ou-tchang, la prédominance marquée de l'élément anglais a réduit la part de la langue française. Le français est encore enseigné avec les sciences à soixante jeunes Chinois de familles aisées au collège de Zi-ka-wei. La mission des Jésuites du Kiang-nan, qui, hors de Changhaï, a deux cent quatorze écoles, donne l'enseignement européen primaire dans toutes ses écoles primaires supérieures ; elle vient d'ouvrir des écoles de français à Nankin et à Soutcheou et projette de créer une Université.

Les Jésuites du Tchély sud-est, dans une région moins vaste et pauvre, ont fondé une école primaire française à Taï-ning. D'autres écoles franco-chinoises, dans les vicariats soit des Lazaristes, soit des prêtres des Missions Etrangères, sont dirigées par les missionnaires eux-mêmes.

A Changhaï, des commerçants musulmans du Tche-kiang ont voulu avoir une école spéciale pour leurs jeunes coreligionnaires ; ils l'ont confiée à un ancien élève de l'école municipale française et y font enseigner le français et le chinois ; les missionnaires français la soutiennent par des dons de livres. Beaucoup d'écoles franco-chinoises ont été d'abord installées par les missions ; un établissement étant en bonne voie, on y appelle les Petits Frères de Marie, dont l'institut est voué à l'éducation ; dans l'un et l'autre

stade de le
le budget 1

Les miss
missions de
pire. Depu
protestante
spécial du
écoles prim
Kaomi ; un
d'élèves dar
de la langu
jeunes gens
employés co
resse vivem
primaire à
âpre ; ce n'e
nous conserv

A côté des
ques-unes te
Pakhoï, de Y

Les Occide
ger la Chine
la même ceuv
gue chinoise,
tie avec les
longtemps do

stade de leur existence, les écoles chargent trop lourdement le budget restreint des missions.

* * *

Les missions catholiques protégées par la France et les missions de langue anglaise sont répandues dans tout l'empire. Depuis quelques années, les missions catholiques et protestantes allemandes travaillent activement le terrain spécial du Chantong. En octobre 1901, elles avaient des écoles primaires germano-chinoises à Xiaotcheou, Tsimo, Kaomi ; un an plus tard, elles enseignaient à une centaine d'élèves dans sept écoles, les classiques chinois, les éléments de la langue allemande. Jusqu'à cette date, plus de 500 jeunes gens avaient appris un peu d'allemand et étaient employés comme interprètes. La population locale s'intéresse vivement à l'éducation étrangère. Pour l'instruction primaire à l'occidentale, la concurrence est de plus en plus âpre ; ce n'est pas trop de toutes les forces françaises pour nous conserver notre rang.

A côté des écoles tenues par les missions, il y en a quelques-unes tenues par des laïques français, comme celles de Pakhoï, de Yunnanfou.

Les Occidentaux ne sont pas les seuls, aujourd'hui, à diriger la Chine dans des voies nouvelles ; le Japon s'est mis à la même œuvre, avec de grandes chances de succès. La langue chinoise, bien que différente du japonais, s'écrit en partie avec les mêmes caractères ; la civilisation chinoise a longtemps dominé le Japon, si bien que tout homme ins-

truit lit le chinois, est familier avec les idées chinoises. Rompu aux méthodes européennes par un système d'instruction qui est calqué sur les programmes occidentaux, le Japonais d'aujourd'hui réunit en lui deux civilisations et sert d'intermédiaire entre la Chine et l'Occident. Une association existe depuis quelques années au Japon, pour faire fructifier ces avantages naturels, laquelle s'est donné pour but de rassembler et de publier toutes les informations sérieuses, relatives à la Chine et à la Corée, afin d'amener un rapprochement entre ces deux pays. Cette association a fondé un grand nombre d'écoles où tout est enseigné selon les méthodes reçues.

Le gouvernement chinois même est gagné par cette fièvre d'instruction. L'on connaît les réformes tentées en 1898 par l'empereur, au sujet des examens.

Un plan général d'instruction publique prescrivait en outre (décret de 1901) d'ouvrir une Université par province, un collège par préfecture ; dans ces établissements, les sciences occidentales devaient être enseignées. Ces réformes commencent d'être appliquées.

Une difficulté a surgi à propos de la question religieuse. Dans certains collèges du gouvernement, qu'on avait confiés à des missionnaires, on a voulu imposer aux élèves le culte pratique de Confucius ; les élèves chrétiens, refusant d'y prendre part, ont été exclus. Ce qui est un manque de libéralisme de la part de certains vice-rois.

Tel est, indiqué à grands traits, et sans doute avec bien des lacunes, le travail considérable fait en Chine, pour introduire des idées nouvelles dans le pays. C'est une face

spéciale d
pareille é
surprises

Voici, d
pièces offic

Au mon
S. M. l'em
posée par
offre à un

" Au cœu
ne, après a
émane de
aussi, et vo
son.

" C'est av
vous voyor
lents paisit
occidentale
Chine ".

Comme c
occupe ses l
il se voit co

spéciale de la question de Chine, on ne la saurait négliger ; pareille élaboration d'idées opposées réserve peut-être des surprises à nos successeurs.

X

CHINOISERIES

Voici, d'après *l'Echo de Chine*, la traduction de certaines pièces officielles de l'Empire du Milieu, récemment parues :

Au moment du départ du prince Fushimi pour le Japon, S. M. l'empereur Koang-sin lui a présenté une poésie, composée par lui-même. C'est la première fois que l'empereur offre à un noble hôte étranger une poésie de sa main.

“ Au cœur de l'automne, votre âme vaillante arriva en Chine, après avoir vogué sur les mers japonaises. Une lumière émane de vous, qui éclaire et resplendit au Japon et ici aussi, et vous êtes pareil à un bel arbre en pleine floraison.

“ C'est avec grand plaisir et grand enthousiasme que nous vous voyons à notre côté, en ce matin de calme ; tandis que lents paisibles et purs, les flots lèchent les cotes orientales et occidentales, c'est-à-dire que règne la paix au Japon et en Chine ”.

* * *

Comme on le voit, par la susdite poésie, le Fils du Ciel occupe ses loisirs à jouer avec les Muses ; mais, quelquefois, il se voit contraint de faire de la prose, comme celle qui suit :

DÉCRET IMPÉRIAL DU 13^e JOUR DE LA 7^e HEURE

(1^{er} septembre 1906).

Nous avons reçu avec respect, de notre très sainte mère l'impératrice douairière, l'avis suivant :

“ Depuis le commencement de notre dynastie jusqu'à présent, nos anciens empereurs, très savants, se sont succédé en nous transmettant beaucoup de très bons conseils ; mais ils ont également changé leurs programmes d'après la situation du temps,

“ Aujourd'hui, des communications s'établissent entre toutes les nations du monde et leurs lois, de même que leurs règles d'administration sont améliorées de temps en temps.

“ Les nôtres, qui sont très anciennes, demeurent encore les mêmes qu'auparavant. En conséquence, notre Chine est fort menacée et placée dans une situation un peu difficile.

“ Si nous ne demandions pas aux hommes de talent d'améliorer et de changer nos administrations et toutes nos lois trop anciennes, nous abuserions du bon cœur et de la faveur de nos anciens empereurs, et nous risquerions de perdre la confiance du peuple et des fonctionnaires.

“ C'est pourquoi nous avons envoyé dernièrement quelques hauts mandarins en missions chez toutes les nations étrangères, pour y étudier les règlements des administrations, ainsi que les diverses lois constitutionnelles.

“ Le prince Tsaitse et ses autres collègues sont de retour en Chine, de leur mission. Ils nous ont adressé leurs rapports, par lesquels nous apprenons que le motif de la faiblesse de la Chine vient de ce que les mandarins n'ont

jamais de relations avec le peuple ; que les affaires de la cour intérieure et des provinces ne sont pas communiquées ; que les mandarins ne savent pas protéger le peuple, et le peuple ne sait rien de ce qui se passe dans l'empire.

“ Les nations étrangères sont très fortes ; car elles s'efforcent de créer des lois constitutionnelles et d'accepter les avis du peuple. Dans ces pays, les officiers et les soldats vivent en bonne intelligence avec les gens du peuple, et toutes les affaires officielles ou administratives, soit pour les finances, soit pour la milice, sont l'émanation de la volonté nationale.

“ En outre, toutes les nations étrangères ont le courage de modifier de temps en temps les règlements de leurs administrations. Elles s'imitent réciproquement, et une grande concordance de vues s'établit entre elles depuis longtemps.

“ De notre côté, nous devons alors, en cet ordre d'idées, nous empresser d'appliquer les lois constitutionnelles, en imitant les étrangers. La possibilité de l'application de ces lois appartient à la cour suprême ; mais le peuple peut l'aider en ce sens. En agissant ainsi, nous sommes sûrs de concourir à maintenir la paix et consolider notre dynastie au delà de dix mille ans.

“ Pourtant, en ce moment, les règlements des fonctionnaires de notre Chine ne sont pas encore bien établis et la civilisation n'est pas encore florissante partout. Si l'on se presse trop de faire l'application des lois constitutionnelles, on risque de ne pas en retirer tout le bénéfice immédiat et de perdre un temps utile en vaines déclamations.

“ Nous voulons donc, d'abord, faire tomber tous les abus et commencer à modifier les règlements des fonctionnaires ; ce sera, à notre avis, la voie la meilleure pour nous acheminer vers les lois constitutionnelles.

“ Nous commandons donc qu'on délibère d'abord sur les règlements des fonctionnaires au sujet de leurs degrés et de leurs emplois, qui devront presque tous être changés. Ensuite, viendra l'étude des diverses lois, des affaires scolaires, des finances, des milices et de la police, afin que tous les notables, les lettrés et le peuple connaissent bien les administrations de notre empire.

“ Nous ordonnons à tous les fonctionnaires de la cour et des provinces de redoubler de zèle et faire les plus grands efforts pour que les réformes susdites soient faites avec résultat. Dans quelques années, lorsque les programmes seront acquis, nous nous empresserons d'imiter les bonnes administrations et les lois de certaines nations étrangères, suivant les exigences du jour.

“ Avant l'application des lois constitutionnelles, nous publierons à nouveau un décret impérial, pour indiquer au peuple le délai de cette application, qui précèdera les progrès réalisés et les affaires faites.

“ Maintenant, nous enjoignons aux maréchaux tartares, aux vice-rois et aux gouverneurs des provinces de faire savoir au peuple, par une proclamation très claire et très succincte, de s'adonner à l'étude et à l'instruction de leurs besoins ; de pratiquer la doctrine d'amour envers l'empire et de fidélité envers l'empereur ; de faire des progrès dans la civilisation et l'hygiène ; de ne pas se rendre nuisible à l'intérêt public en flattant le sien propre ; de ne pas discuter sur des affaires importantes avec colère.

“ Tout c
tionnelles.
notre peu
l'étiquette
pect à ceci

DÉCRE

“ Ling-T
Koei-long, g
rapport nou
donnés. No

“ Leou-cl
irrégulière

“ Hoang-
mal admini

“ Yang-si
dité et man

“ Lou-gua
laissé ses ga

“ Ly-chan
se procurer

“ Lou-tch
ses affaires ;

“ Ly-peng
ments de sa

“ Tchou-t
de bonne ré

“ Tch'ai-ka

“ Tout cela concourt à la préparation des lois constitutionnelles. Nous fondons un grand espoir sur la sagesse de notre peuple et ne croyons pas être contraire aux lois de l'étiquette de notre dynastie en le lui faisant savoir. Respect à ceci ”.

* * *

DÉCRET IMPÉRIAL DU 17^e JOUR DE LA 7^e HEURE

(5 septembre 1906)

“ Ling-Tchao-nien, gouverneur du Kouang-si, et Tcheng-Kcei-long, gouverneur du Kiang-son, nous ont présenté un rapport nous priant de punir quelques-uns de leurs subordonnés. Nous destituons :

“ Leou-cheou-yu, préfet intérimaire, qui a une conduite irrégulière et une mauvaise réputation ;

“ Hoang-tchai-ku, qui a négligé de juger des procès et a mal administré son district ;

“ Yang-siang-koeng, qui a trop d'ambition ajoute la cupidité et manque d'intelligence des affaires ;

“ Lou-guan-chu, qui a employé des hommes douteux et laissé ses gardes pressurer le peuple ;

“ Ly-chan, colonel, qui ne recule devant aucun moyen pour se procurer de l'argent et est incapable comme officier ;

“ Lou-tcheou-hioug, capitaine, qui est menteur et néglige ses affaires ;

“ Ly-peng-tcheng, qui ne sait pas maîtriser les débordements de sa jeunesse ;

“ Tchou-tcheng-tchang, *taotai*, qui manque de talent et de bonne réputation ;

“ Tch'ai-ko-yong, qui est sot et paresseux ;

“ Tchai-ling, qui est menteur et néglige les procès ;

“ Tchang-siu, qui ne mérite pas d'être un mandarin et dont la conduite est lascive ;

“ Lieou-tien, qui n'a aucune mesure dans ses jugements et se conduit très mal ;

“ Kien-t'ai-tsing, âgé de plus de 70 ans, et sans vigueur.

“ Tchœn-su-meï, qui est paresseux, sans talent.

“ Respect à ceci ”.

XI

DE L'ORDRE DU CHRIST

J'ai déjà dit que, dans le district de Chao-King, des vierges chinoises aident le missionnaire dans l'œuvre d'évangélisation.

Parmi ces dignes filles, émules de celles qui suivirent et consolèrent au Calvaire le roi des Martyrs, je détache une personnalité du nom de *Cei-kou* (quatrième demoiselle), médecin de son métier.

Céi-kou est âgée de 60 ans. De petite taille, avec des yeux vifs et une voix perçante, cette vierge des anciens jours est de droit et de fait le chef de la chrétienté de Shoi-Hang.

Cette localité, sise à quelques *lys* du Si-Kiang, est un centre important qui compte près de vingt-cinq mille âmes, dont deux cents chrétiens de vieille souche. C'est une des premières stations fondées il y a trois cents ans et où la pratique religieuse s'est magnifiquement conservée.

L'église, qu'on y avait bâtie sous le ministère de M. Foucard, tombait en ruines ces temps derniers ; il fallait en édi-

fier une a
le mission
des chréti
Des sou
l'édifice so
mois.
C'est au
tions régu
d'entraîne
ble retenti
La béné
Mgr l'évêq
viteur.
Je fus m
l'entreprise
J'admira
kou, qui av
ment dirigé
avait sollici
tants, secou
s'était fâché
les hommes,
mes d'ailleu
dire que, sa
elle l'eût été
frais person
Elle avait
Aussi, tou
notre pauvre
penser.
Le cher P

fier une autre, plus vaste et d'un style plus soigné. Aussitôt le missionnaire, M. Clauzet, dresse les plans, sur la demande des chrétiens, et les fondations sont projetées.

Des souscripteurs offrent des sommes suffisantes ; bientôt l'édifice sort de terre et se termine au bout de quelques mois.

C'est aujourd'hui une chapelle élégante, avec des proportions régulières et une propreté rare. On y prie avec plus d'entraînement parce que la voûte, étant majestueuse, semble retentir d'échos plus sonores que ceux d'autrefois.

La bénédiction en fut faite en septembre dernier, par Mgr l'évêque, entouré de six missionnaires, dont votre serviteur.

Je fus mis au courant des difficultés par où avait passé l'entreprise et des graves soucis qu'elle avait suscités.

J'admire surtout le zèle entreprenant de la vierge Ceïkou, qui avait été l'âme de l'œuvre et en avait pratiquement dirigé les travaux, en l'absence du Père. C'est elle qui avait sollicité les souscriptions, activé les volontés des hésitants, secouru les timides ; elle avait prié, supplié, marché, s'était fâchée souvent, avait enfin pris le dessus même sur les hommes, et abouti au triomphe de ses opinions, conformes d'ailleurs au bon sens et à la saine doctrine. On peut dire que, sans elle, l'église ne serait point bâtie, ou que, si elle l'eût été, le missionnaire en serait aujourd'hui pour ses frais personnels.

Elle avait donc bien mérité, la brave fille !

Aussi, touché de cet exemple d'initiative, si rare dans notre pauvre Chine, je proposai à M. Clauzet de la récompenser.

Le cher Père m'offrit l'honneur du choix de la récom-

pense, et j'optai soudain pour un beau crucifix, que j'attacherais sur la poitrine de la méritante. Le Père m'approuva fortement.

M'inspirant de l'idée que, de nos jours, les souverains latins du Sud de l'Europe abusent un peu du droit de décorer de la croix du Christ même des chefs d'État libres-penseurs, j'attachai donc de ma main sacerdotale, mais anti-protocolaire, la croix du Sauveur sur l'habit de *Cei-kou*.

Et la voilà maintenant et sûrement décorée de " l'Ordre du Christ ".

XII

LA CHINE BOUDDHIQUE

Il ne faudrait pas, dit *Cosinus*, donner au bouddhisme en Chine une importance qu'il n'a ni au point de vue numérique, ni au point de vue confessionnel. Le bouddhisme en Chine affecte plus les autres religions qu'il n'existe réellement, car la majorité le pratique concurremment au taoïsme et au confucianisme sans crainte d'hérésie.

Si son influence se fait sentir dans presque tous les milieux, il n'en faudrait pas conclure qu'il y soit partout également professé ; c'est donc donner au bouddhisme une importance qu'il n'a pas que de dire qu'il est la religion de plusieurs centaines de millions de Chinois. Il ne faudrait pas non plus tomber dans l'excès contraire, car, dans toutes les villes et dans tous les villages, il se trouve de véritables bouddhistes, ayant leurs temples.

Une donnée précise est impossible, vu la difficulté de faire un dénombrement exact des adeptes d'une religion qu'on connaît forcément mieux par l'étude de ses livres que par le commerce avec ses bonzes.

* * *

La date de l'introduction du bouddhisme en Chine est à peu près connue, grâce aux ouvrages historiques chinois : c'est de l'an 122 avant Jésus-Christ que datent les premières informations sur l'Inde, dignes de retenir l'attention.

A cette époque, un ambassadeur chinois, Tchang-kien, revenait de ce pays après un voyage semé de mille péripéties et une captivité de dix ans chez des peuplades turques, qui occupaient alors la frontière septentrionale de la péninsule indienne.

Mais ce n'est qu'au commencement du IV^e siècle que des Chinois commencèrent à prononcer des vœux bouddhiques.

En l'an 335 après Jésus-Christ, au début de la dynastie des Tsin, un prince du royaume de Tcheou, influencé par un Indien, nommé Buddojanga, permit à ses sujets d'entrer dans la vie monastique. L'histoire ou la légende prétend que ce prince se décida à donner son autorisation après avoir vu cet Indien prédire l'avenir par le son d'une cloche de pagode et faire surgir d'un vase vide un lotus bleu, simplement en y versant de l'eau et en brûlant de l'encens. Ce récit, qui nous rappelle les tours des prestidigitateurs indiens, ne donne pas une grande idée de l'intelligence de celui qui décida de la beauté ou des qualités d'une religion sur de pareilles jongleries.

Mais passons.

* * *

La nouvelle doctrine se répandit avec une très grande rapidité et suscita bientôt une réaction qui se traduisit par des persécutions.

Au VII^e siècle, Fou-y, ministre du premier empereur de la dynastie des Tang, accusa les bonzes et les bonzesses d'appauvrir le Trésor en ne se mariant pas. Les confucianistes de l'époque gagnèrent leur cause, mais pour un temps seulement, car on trouve un bonze parmi les hauts dignitaires du second empereur de cette dynastie.

En 714, nouvelles persécutions, plus de 12,000 bonzes sont obligés de se laïciser. Ecrire des livres, fonder des statues, construire des temples, autant de choses sévèrement prohibées.

Quarante-neuf ans après cependant, Tatsoung protégeait les bonzes. On peut se rendre compte de la nature de sa foi par la raison que les annales chinoises donnent de sa conduite. Il aurait déclaré qu'il croyait " en vénérant les puissances invisibles préserver son empire de tout danger à moins de frais et de sang que sur les champs de bataille ".

Ses successeurs pensèrent autrement, puisque, en 845, un édit de l'empereur Wou-tsong ordonne la destruction de 4,600 monastères et de plus de 40,000 maisons de moindre importance. On confisqua toutes ces propriétés ; du métal retiré de la fonte des cloches et des statues, on fit des sapèques, et 260,000 bonzes et bonzesses furent rendus à la vie civile.

Une statistique de la fin du XIII^e siècle indique pour la Chine 42,318 monastères et 213,148 bonzes. Nous sommes arrivés à l'époque de Koublaïkan.

(A suivre).